

L' Illustration-Noël

1906

LA VIERGE AUX ANGES

PAR

Jules Lemaitre



ENDANT les huit jours qu'elle passa dans l'étable de Bethléem, Marie n'eut pas trop à souffrir. Les bergers apportaient des fromages, des fruits, du pain et du bois pour faire du feu. Leurs femmes et leurs filles s'occupaient de l'enfant et donnaient à Marie les soins que réclament les nouvelles accouchées. Puis les rois Mages laissèrent un amoncellement de tapis, d'étoffes précieuses, de bijoux et de vases d'or.

Au bout de la semaine, quand elle put marcher, elle voulut retourner à Nazareth, dans sa maison. Quelques bergers lui proposèrent de l'accompagner, mais elle leur dit :

- Je ne veux pas que vous quittiez pour nous vos troupeaux et vos champs. Mon fils nous conduira.
- Mais, dit Joseph, abandonnerons-nous ici les présents des Mages ?
- Oui, dit Marie, puisque nous ne pouvons pas les emporter.
- Mais il y en a pour beaucoup d'argent, dit Joseph.
- Tant mieux, dit Marie.

Et elle distribua aux bergers les présents des rois.

- Mais, reprit Joseph, ne pourrions-nous en garder une petite partie ?
- Qu'en ferions-nous ? répondit Marie, nous avons un meilleur trésor.

Il faisait chaud sur la route. Marie tenait l'enfant dans ses bras ; Joseph portait un panier rempli d'un peu de linge et de modestes provisions. Vers midi, ils s'arrêtèrent, très fatigués, à l'orée d'un bois.

Aussitôt, de derrière les arbres, sortirent de petits anges. C'étaient de jeunes enfants, roses et joufflus ; ils avaient sur le dos des ailerons qui leur permettaient de voler quand ils voulaient, et qui, le reste du temps, rendaient



leur marche facile et légère. Ils étaient adroits et plus vigoureux que ne le faisaient supposer leur âge tendre et leur petite taille.

Ils offrirent aux voyageurs une cruche d'eau fraîche et des fruits qu'ils avaient cueillis on ne sait où.

Quand la sainte famille se remit en chemin, les anges la suivirent. Ils débarrassèrent Joseph de son panier et Joseph les laissa faire. Mais Marie ne voulut pas leur confier l'enfant.

Le soir venu, les anges disposèrent des lits de mousse sous un grand sycamore et toute la nuit ils veillèrent sur le sommeil de Jésus.

★ ★

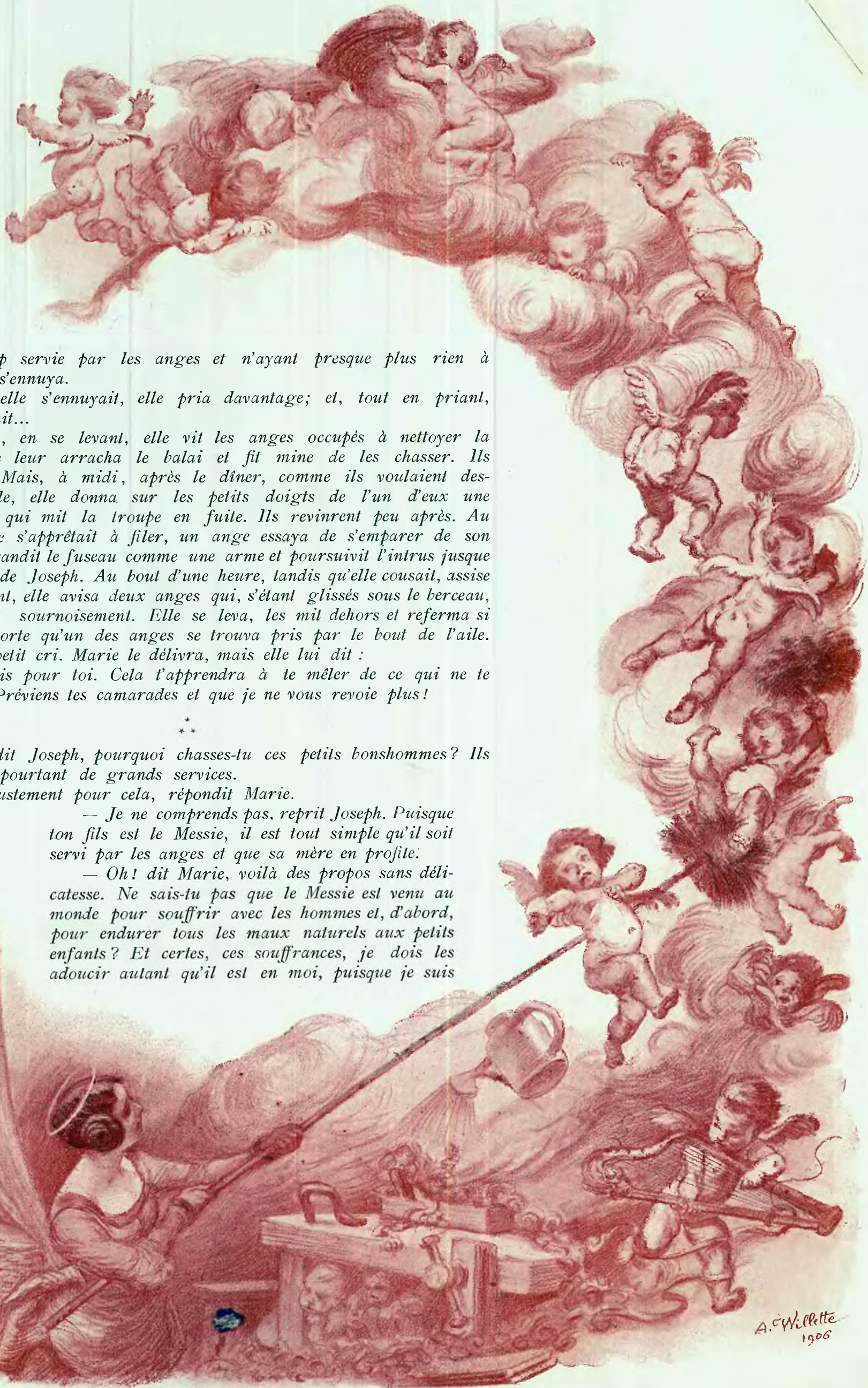
Marie rentra donc dans son logis de Nazareth. C'était, dans une ruelle populeuse, une maison blanche à toit plat, avec une petite terrasse couverte, où Joseph avait son établi.

Les anges ne les avaient point quittés et continuaient de se rendre utiles en mille façons. Quand l'enfant criait, l'un d'eux le berçait doucement; d'autres lui faisaient de la musique sur de petites harpes; ou bien, quand il le fallait, ils lui changeaient ses langes en un tour de main. Le matin, Marie, en se réveillant, trouvait sa chambre balayée. Après chaque repas, ils enlevaient rapidement les plats et les écuelles; couraient les laver à la fontaine voisine et les reposaient dans le bahut. Lorsque la Vierge allait au lavoir, ils s'emparaient du paquet de linge, se le distribuaient, tapaient joyeusement sur les toiles mouillées, les faisaient sécher sur des pierres et les reportaient à la maison. Et si Marie, en filant sa quenouille, s'assoupissait par la grosse chaleur, sans la réveiller ils finissaient son ouvrage.

Ils n'avaient guère moins d'attentions pour Joseph. Ils lui présentaient ses outils, les rangeaient après le travail, enlevaient les copeaux et les vrillons, et tenaient l'atelier dans un état de propreté irréprochable.



A. Willellette
1906



Mais, trop servie par les anges et n'ayant presque plus rien à faire, Marie s'ennuya.

Parce qu'elle s'ennuyait, elle pria davantage; et, tout en priant, elle réfléchissait...

Un matin, en se levant, elle vit les anges occupés à nettoyer la chambre. Elle leur arracha le balai et fit mine de les chasser. Ils déguerpirent. Mais, à midi, après le dîner, comme ils voulaient desservir la table, elle donna sur les petits doigts de l'un d'eux une chiquenaude... qui mit la troupe en fuile. Ils revinrent peu après. Au moment qu'elle s'apprêtait à filer, un ange essaya de s'emparer de son fuseau. Elle brandit le fuseau comme une arme et poursuivit l'intrus jusque dans l'atelier de Joseph. Au bout d'une heure, tandis qu'elle cousait, assise près de l'enfant, elle avisa deux anges qui, s'étant glissés sous le berceau, le balançaient sournoisement. Elle se leva, les mit dehors et referma si vivement la porte qu'un des anges se trouva pris par le bout de l'aile. Il poussa un petit cri. Marie le délivra, mais elle lui dit :

— Tant pis pour toi. Cela t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas. Préviens tes camarades et que je ne vous revoie plus!

— Mais, dit Joseph, pourquoi chasses-tu ces petits bonshommes? Ils nous rendent pourtant de grands services.

— C'est justement pour cela, répondit Marie.

— Je ne comprends pas, reprit Joseph. Puisque ton fils est le Messie, il est tout simple qu'il soit servi par les anges et que sa mère en profite.

— Oh! dit Marie, voilà des propos sans délicatesse. Ne sais-tu pas que le Messie est venu au monde pour souffrir avec les hommes et, d'abord, pour endurer tous les maux naturels aux petits enfants? Et certes, ces souffrances, je dois les adoucir autant qu'il est en moi, puisque je suis

sa mère. Mais je ne veux pas que d'autres que moi se chargent de cette besogne. Est-ce que les autres mères ne soignent pas elles-mêmes leurs petits? Quelle lâche créature serais-je, si je renonçais à ma part de labeurs maternels? D'ailleurs, j'en suis sûre, mon petit enfant aime mieux être soigné par moi que par ces marmots ailés. Et je sais que je m'associerai davantage à sa volonté rédemptrice en peinant comme les autres femmes et en acceptant toute la condition humaine. Oui, je veux toute seule emmailloter mon fils, toute seule le bercer et l'endormir, et toute seule aussi faire mon ménage, toute seule filer ma quenouille et aller toute seule au lavoir... Et, comme ces petits travaux me sont presque tous une joie, je n'y ai sans doute pas grand mérite : mais pourtant je serais coupable si je supportais que des anges les fissent à ma place... Comprends-tu?

— Je crois que oui, ma chère fille... Mais alors il va falloir que je renonce, moi aussi, aux petits services que les anges me rendaient?

— Évidemment, mon ami.

— J'avais cependant cru que, d'être l'époux de la mère du Messie, cela me donnait droit à quelques petits avantages. Mais tu dois avoir raison : car tu es plus intelligente et plus savante que moi, bien que tu n'aies que quinze ans, et que j'aie passé la soixantaine.

*
* *

Or, la nuit suivante, comme l'enfant Jésus criait et ne voulait pas s'endormir, tout à coup on entendit dans la rue une mélodie légère et d'une extrême douceur.

Marie ouvrit la porte et aperçut, au clair de lune, rangés contre le mur de la maison, les anges qui faisaient de la musique avec leurs petites harpes.

— Encore vous? leur dit-elle. Et si mon fils ne veut pas dormir? Et s'il lui plaît de crier et de souffrir de ses dents?... Et puis... ne suis-je pas là, moi, sa mère?... Allez-vous-en, ou je me fâche!

Le lendemain, ils ne réparurent pas de toute la journée. Mais, le matin d'après, Marie les vit tous dans la cour, groupés sous le figuier, timides, honteux, et qui pleuraient en silence.

— Mes petits anges, leur dit-elle, je vous parais sévère parce que vous êtes trop petits pour comprendre... Mais écoutez! La vieille Séphora, qui demeure en face, est paralytique... Un peu plus loin, c'est la bonne Rachel, qui a douze enfants, et qui a bien du mal à les élever. Et vous trouverez à Nazareth beaucoup d'autres pauvres femmes. Eh bien, c'est elles qu'il faut aider à faire leur ménage, à laver leur linge, à soigner leurs enfants... Puisque vous voulez plaire à mon fils, c'est par là que vous y réussirez le mieux.

Et, voyant leurs petits nez plissés par le chagrin, elle ajouta :

— Quand il sera plus grand, je vous permettrai peut-être de jouer avec lui... Mais faites d'abord ce que je viens de vous dire.

*
* *

Et, cette année-là, toutes les pauvres femmes et les malades de Nazareth furent aidés, et tous les petits enfants bercés par des serviteurs invisibles (car, seuls, Marie et Joseph voyaient les anges); et les nourrissons ne crièrent plus, à l'exception de l'enfant Jésus qui voulait souffrir pour eux.

JULES LEMAITRE

Illustrations par A. WILLETTE.





NOTES SUR L'AUTOMOBILISME

PAR
ALFRED CAPUS

L'AUTOMOBILISME n'a pas été un simple événement industriel. Il est mêlé, désormais, d'une façon intime, à l'histoire de l'élégance contemporaine; par le fait qu'il a créé des professions nouvelles, il a sa place aussi dans notre histoire sociale. Mais c'est au point de vue moral qu'il est surtout intéressant. Il a fait, aujourd'hui, non sans efforts et sans résistances, la conquête du sol français; et l'histoire de ce succès définitivement acquis a mis en relief un des plus saisissants contrastes de notre caractère, c'est-à-dire le goût du risque et, à la fois, une invincible méfiance des choses nouvelles.

Les premiers citadins et les premiers paysans de France qui ont vu arriver chez eux une automobile en ont eu immédiatement horreur. Mais ils ont appris bientôt que ceux qui la conduisaient risquaient leur vie: ils ont assisté à des accidents tragiques, ils ont lu dans les journaux des récits de sanglantes catastrophes. De là, s'est créée, peu à peu, une obscure sympathie. L'homme sédentaire et paisible, dérangé dans ses habitudes, bousculé dans son village, bombardé d'une poussière imméritée, a fait, à son insu, ce cruel raisonnement: « Je veux bien, automobiliste, ne pas te tirer des coups de fusil, malgré les ravages que tu viens faire chez moi, mais



à une condition expresse, c'est que, de temps en temps, tu te briseras le crâne contre un de mes arbres ou contre le mur de ma maison. » L'automobiliste a consenti à ce pacte satanique, grâce à quoi l'accord est en train de s'établir entre les populations rurales et les chauffeurs.

L'existence de ce traité secret me fut révélée un jour dans une auberge du Poitou, où, pendant un voyage d'auto, je m'arrêtai pour déjeuner.

A la fin du repas, la servante, une jeune fille de vingt ans, robuste et alourdie par le travail, murmura, pendant que nous nous disposions à remonter dans la voiture :

— Sont-ils heureux de pouvoir s'en aller là-dedans !

Elle prononça ces mots sur un tel ton d'amertume, les sourcils froncés, l'œil dur tourné vers nous, que je lui demandai, avec la certitude de m'attirer une réponse désagréable :

— Vous n'aimez guère les automobilistes, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle me regarda et, d'une voix nette et brutale, me dit :

— Non !

— Et pourquoi ?

Elle hésita un instant :

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parce qu'ils sont libres, parce qu'ils peuvent aller où il leur plaît tandis qu'il y a des gens sur la terre qui sont attachés à l'endroit où ils vivent et qui ne pourront jamais en sortir, comme moi, tenez !

Nous étions sur le trottoir brûlant de l'auberge, dans une rue étroite, en plein été. Elle s'essuya le front avec un coin de son tablier et reprit :

— Vous allez avoir frais, vous !... Dame ! vous allez si vite ! Combien pouvez-vous faire de lieues en une heure ?

— Douze ou quinze.

— Oui... c'est beau !

Mais, est-ce que ce n'est pas dangereux, cette vitesse-là ?

Je me hâtai de répondre :

— Oh ! très dangereux !

— On peut se tuer ?

— Facilement...

Elle se mit à sourire pour la première fois depuis le début de notre petite conversation.

— Ah ! voilà !... Pardi ! si on ne risquait rien, ce ne serait pas juste.

Je compris alors à quel point je lui serais agréable en exagérant les risques que nous courions et je lui dis, non sans altérer légèrement la vérité :

— En arrivant au village, nous avons failli briser la voiture contre la barrière du passage à niveau qui est à un tournant.

— Vraiment ? fit-elle avec une certaine bonne humeur. Et vous avez eu peur, je pense ?

— Une peur affreuse...

Cette idée la rendit, j'en suis sûr, pendant quelques instants, contente de son sort et résignée aux travaux de l'auberge.

Je donnai le signal du départ.

— Ne vous tuez pas, tout de même ! me recommanda-t-elle, avec une sorte de cordialité.

Nous montâmes dans l'auto. J'adressai un salut de la main à la jeune servante qui me répondit d'un regard redevenu sympathique.

L'automobilisme doit donc à ses martyrs non seulement les progrès industriels que tant de courses furieuses lui ont fait accomplir en dix ans, mais encore la tolérance et la faveur de ceux qu'il avait commencé par indigner. N'oublions jamais les grands services que la témérité des chauffeurs a rendus à ce sport, le plus fécond par ses conséquences et le plus noble de tous.

Il y a deux aspects, également passionnants, de l'automobilisme. On peut observer soit les curiosités nouvelles qu'il a éveillées chez ceux qui le pratiquent, soit les impressions de ceux qui le regardent pratiquer. J'avoue même que je serais plus curieux de connaître la pensée du paysan qui vit passer la première auto sur sa route familière, que celle du premier chauffeur qui fit du soixante à l'heure sur cette route. Car le chauffeur ne songeait à rien, sinon qu'il avait un kilomètre à parcourir chaque minute, tandis que le paysan fut certainement troublé dans toute sa conception du monde extérieur. Le gars d'une ferme bretonne, qui, en apercevant une auto, se jette à la tête de son cheval, et, jusqu'au détour du chemin, suit le monstre d'un œil hostile et dérangé, forme un spectacle qui ne peut pas laisser indifférent. La lande environnante, les arbres maigres et épars, les touffes de genêts entrelacés et rampants, mettent cette vision dans un cadre que la mémoire est obligée de conserver.



En rentrant de mon premier voyage en Bretagne, j'ai voulu relire les pages profondes que, dans son *Tableau de la géographie de la France*, M. Vidal de La Blache a consacrées à la plus légendaire de nos provinces. Je demande au lecteur la permission d'en transcrire quelques lignes :

« Isolées dans leurs fermes perdues entre les sentiers fangeux et sous les arbres, les populations bretonnes de l'intérieur forment une masse de pénétration lente et difficile. Les marchés des petites villes, où elles se rencontrent périodiquement, n'ont pas une vie assez forte pour effacer toute autre impression. D'autant mieux reste gravée dans l'âme l'image du pays même. Cette nature, où se combinent la lande, les bois, les champs de culture, les espaces vides, se fixe dans un ensemble inséparable dont l'homme emporte le souvenir avec lui. Pâtre autant qu'agriculteur, le paysan breton n'a pas pour ces landes incultes le dédain mêlé d'aversion qu'éprouve ailleurs notre agriculteur pour les « mauvaises terres ». Elles sont comprises dans l'image qu'il se fait de son pays. Nulle part plus qu'en ces endroits sauvages il n'a édifié de chapelles de saints, dressé de christs en granit. Ce ne sont pas les parties riantes, mais les dômes des hauts lieux, les rocs, les blocs isolés dans les landes qu'il recherche pour les assemblées où il semble périodiquement se retremper dans la conscience de son pays. Dans ces contrées où l'horloge du temps retarde, c'est encore

pour lui une manière inconsciente de pratiquer les vieux cultes, et de revenir aux anciens dieux. »

Il est donc naturel que l'invasion automobiliste ait soulevé d'abord, dans la campagne et les villages bretons, une sorte de répulsion. Ce sentiment ne s'est pas traduit, à l'ordinaire, par des actes violents, comme en Vendée, par exemple, qui est la province française restée le plus longtemps hostile aux chauffeurs. Le paysan breton vous maudit, le paysan vendéen vous lapide. Derrière les haies épaisses de la région de Bressuire et de Cholet, il y a encore des gars

embusqués avec des pierres à la main, guettant l'envahisseur insolent. Il y en a, d'ailleurs, de moins en moins, car l'automobilisme, ayant passé sa fièvre de croissance, tend à se mettre partout en équilibre avec l'état des esprits et avec l'état des routes. Il a appris, à ses dépens, que les virages des routes françaises avaient été calculés en vue des chaises de postes et des diligences; et que l'esprit français avait aussi des « virages » difficiles : la routine, le préjugé, en somme l'habitude, et surtout cette forme plus élevée de l'habitude, la tradition. Ces virages-là nous sont imposés, comme les autres, par les travaux de nos ancêtres, et ils ne peuvent être effectués avec sécurité qu'en tenant compte des lois de la force centrifuge, tant de celle de la matière que de celle de l'esprit.

Si, de la Bretagne, on traverse notre pays par la Touraine, le Plateau Central, l'Auvergne, et que l'on arrive en Provence par les causses du Tarn et de Nîmes, on obtient, en observant l'accueil fait à l'automobilisme, une courbe essentielle du caractère français.

Les Tourangeaux ont l'humeur ironique et tempérée. Ce sont des réalistes. Ils s'adaptent à l'imprévu et au nouveau, à condition qu'on ne prétende pas le leur imposer brusquement et qu'on leur laisse le temps d'en discerner les avantages. Étant proches de Paris et d'ailleurs sur le trajet des premières grandes courses qui ont eu lieu, ils ont eu vite connaissance de l'automobilisme, en ont aperçu presque aussitôt l'avenir et ont pris leur parti de ses petits inconvénients.

Le paysan de la Touraine ne crée pas, en général, de complications au chauffeur, mais il exige que celui-ci ne le force pas à se ranger sur la route avec trop de précipitation. Il est, en outre, sensible à la courtoisie, accessible au raisonnement et à la liaison des idées.

Un chauffeur de mes amis ayant, le long de la route qui borde la Loire, contrarié deux paysans montés sur des bicyclettes, eut la mauvaise chance qu'à cet instant précis un de ses pneus éclata. Il fut contraint d'arrêter. Les bicyclistes immédiatement le rattrapèrent et commencèrent à l'invectiver.

— Vous ai-je causé quelque tort? leur demanda poliment mon ami.

— Aucun... Mais c'est votre sacrée trompe qui nous a fait peur!... On ne devrait pas permettre d'aller de ce train... Vous mériteriez qu'on vous lançât des pierres.

— Pardon, leur fit observer mon ami. Vous êtes à bicyclette, n'est-ce pas? Eh bien, il y a dix ans, c'est aux bicyclistes qu'on adressait les mêmes reproches qu'aujourd'hui on fait aux chauffeurs. On les accusait d'écraser volontairement les poules et d'effrayer les chevaux avec leurs cornes. Et les gens qui étaient à pied leur lançaient des cailloux.

— C'est vrai, pourtant, fit l'un d'eux en se mettant à sourire.





Au bord de la route.

Et l'autre ajouta, après quelques secondes de réflexion :

— Dans dix ans, nous irons peut-être en automobile, nous aussi...

Et ils prièrent mon ami de leur montrer le moteur. Puis ils s'éloignèrent après lui avoir souhaité bon voyage.

En sortant de la Touraine, pour rejoindre la Limagne et le Cantal, nous franchissons le Berry où nous ne trouvons pas à faire, au sujet de l'automobile, ou en fonction de l'automobile, comme on dit en mathématiques, des observations très différentes de celles que nous venons de faire ici. Le Berry et la Touraine se pénètrent depuis trop longtemps pour qu'une sorte d'équilibre moral ne se soit pas établi entre les deux provinces.

Mais, dès que nous abordons le Cantal, l'Auvergne et les Cévennes, et que nous touchons les rudes montagnes du Massif Central, l'atmosphère change et toute bienveillance disparaît aussi bien de la part des routes que de la part des habitants. La route semble faite seulement pour ceux-ci, et non pour les étrangers et le commerce. Par ses brusques détours elle se prête mal à la grande circulation. De même, les habitants, paysans ou bourgeois, se raidissent instinctivement contre toute invasion. Comme ils sont probes et réfléchis, et



savent les conséquences des choses, ils ne vous dresseront pas d'embûches, mais demandez-leur le moins de secours possible, n'attendez d'eux aucune sympathie. C'est là que l'automobilisme s'acclimatera le plus lentement.

C'est aussi la région des procès-verbaux.

J'arrivai un soir dans un bourg d'Auvergne : le marché se terminait, charrettes et paysans rentraient aux champs; sur la route principale, le long de laquelle le bourg était bâti, régnait une grande animation.

Je ralentis naturellement, obéissant d'ailleurs aux injonctions municipales : « Dix à l'heure ». J'observai bientôt que j'étais suivi par un monsieur large, important, retardé par un gros ventre, et qui me faisait des signes menaçants.



Certain d'être dans le droit, et de n'avoir bousculé personne, je continuai mon chemin et j'arrivai ainsi, de l'allure la plus paisible, jusqu'à l'auberge.

Des cris retentissaient derrière moi; un attroupement s'était formé et s'avancait vers la machine, conduit et excité par le gros monsieur. Je me retournai, surpris :

— Qu'y a-t-il? demandai-je à ce personnage.

Il prit de la respiration, et me répondit avec colère :

— Je suis l'adjoint au maire et je vous dresse procès-verbal !

— A moi ?

— A vous !

— Et pourquoi ?

— Vous n'avez donc pas lu la pancarte ? Il est interdit aux autos de faire plus de dix à l'heure.

— Eh bien ?

— Eh bien, vous faites au moins du vingt à l'heure, et, par conséquent, je vous dresse procès-verbal !

La foule, à côté de moi, approuvait ces paroles.

— Pardon, monsieur l'adjoint, dis-je avec politesse. Voulez-vous me permettre de vous faire une observation ?

— Oh ! je veux bien, mais dépêchez-vous.

— Vous prétendez que, depuis mon arrivée dans le bourg, je marche à vingt kilomètres à l'heure ?

— Au moins.

— Bien... Vous reconnaissez aussi que vous m'avez suivi depuis ce moment-là jusqu'à maintenant ?

— Oui, monsieur, je ne vous ai pas quitté d'une semelle.

— Et vous avez parcouru ainsi environ cinq ou six cents mètres ?

— Oui, monsieur.

Je m'apprêtais à triompher avec un sourire :

— Eh bien, monsieur l'adjoint, je ne veux pas vous dire des choses désagréables. Mais je crois pouvoir vous affirmer qu'avec votre embonpoint il vous est absolument impossible de marcher et même de courir à la vitesse de vingt kilomètres à l'heure. Et, comme vous n'avez pas cessé de me suivre et que vous êtes arrivé à l'auberge en même temps que moi, vous démontrez par cela même que je n'allais pas plus vite que vous... Je prends ces messieurs à témoin.

Quelques-uns de ces messieurs, en effet, paraissaient touchés par ce raisonnement. Mais l'adjoint était devant ses administrés : il ne pouvait se laisser humilier.

Il haussa donc les épaules et me répondit :

— Je ne vous en dresse pas moins procès-verbal pour avoir fait plus de dix kilomètres à l'heure.

Alors, la foule, conquise par cette autorité, approuva. Ce fut mon premier procès-verbal. Il me fut infligé avec l'arbitraire le plus pur. Je compris, à cette occasion et une fois de plus, combien peu de gens sont sensibles à l'évidence.



D'ailleurs, le procès-verbal est un des accidents de route contre lesquels il est le plus difficile de se défendre : il est soudain, subtil, imprévu. Il est dû surtout au caractère de l'agent qui vous le dresse, à sa mauvaise humeur, à sa haine contre l'automobilisme, bien rarement au désir de faire respecter les arrêtés et les lois.

Nous ne saurions trop recommander à nos confrères en automobilisme d'accepter les procès-verbaux avec insouciance et résignation. Il n'y a rien à faire contre un fonctionnaire français qui vient de prendre la résolution de dresser un procès-verbal à un de ses concitoyens, sinon de le pousser à la dernière limite de l'exaspération. Un fonctionnaire se croit toujours dans son droit du moment qu'il fonctionne et par cela même qu'il fonctionne.

Mais que la mauvaise volonté de nos rudes compatriotes des Cévennes et de l'Auvergne ne nous arrête pas dans l'admiration des paysages au milieu desquels ils auraient tort de ne pas goûter pleinement la joie de vivre. Le puissant massif d'où sortent les ondes furieuses du mistral a des aspects incomparables ; les sauvages Cévennes conservent entre leurs rocs et leurs montagnes des vallées somptueuses et pacifiques.

Quelle différence toutefois quand, à la tombée des causses du Tarn, nous allons rouler à travers la plaine provençale, ceinte de son horizon bleu !

Là, tout ce qui est neuf et bruyant est accueilli comme une fête. En voyant un étranger, le Provençal a la sensation immédiate qu'il vient pour admirer son pays et il est tout prêt à ne lui rien cacher. D'abord, il se livre lui-même et se montre avec complaisance. Puis il vous désigne d'un geste cordial ses villes et ses paysages.

L'invention nouvelle, de quelque ordre quelle soit, il s' imagine qu'elle est faite pour lui, en tout cas qu'il ne tardera pas à en profiter. Il est peu soumis à ses habitudes, en change volontiers, et accepte qu'on le bouscule pourvu qu'on le divertisse.

Chacune de nos provinces a fait son apport dans le caractère français :



la Touraine y a mis son bon sens pratique et sa raison ; la Bretagne un peu de sa gravité ; c'est la Provence qui lui a communiqué son audace légère et son entrain vers l'avenir.

Suivant une remarque qui a été trop vite faite par tout le monde à la fois pour présenter un grand intérêt, l'automobilisme aurait appris au Français à connaître les beautés naturelles de la France. Elles sont, certes, de la plus émouvante variété. Mais j'avoue que, si ce sport magnifique ne devait servir qu'à montrer à quelques bourgeois aisés les landes bretonnes, les gorges du Tarn et les cascades des Pyrénées, il ne mériterait pas une mention particulière dans l'histoire de nos mœurs. Peu de voyageurs savent jouir des plus beaux paysages autrement que par la satisfaction d'une banale curiosité ; moins encore savent regarder l'entrée d'un village, les changements du ciel, et l'admirable paysage

« moyen » de notre pays. Et combien ont remarqué que l'automobilisme constituait une bonne méthode pour connaître la vie diverse et familière des Français ? Chaque halte est une occasion de faire cette connaissance. Et il n'est même pas nécessaire d'être un observateur de profession ou d'instinct : il suffit de regarder sans effort les êtres et les choses parmi lesquels on s'arrête un instant.

Regarder autre chose que les hauts glaciers, les gorges profondes et les monuments historiques, voilà l'habitude que doit donner à son œil et à son esprit l'automobiliste digne vraiment d'une sensation nouvelle. S'il ne parvient pas à cette délicatesse, il déconsidérera bientôt un sport sans rival.

Le problème moral de l'automobilisme consiste à combiner la vitesse, sans laquelle il perdrait son émotion, avec la flânerie qui empêche l'homme de devenir un simple rouage d'une machine.

ALFRED CAPUS

ILLUSTRATIONS DE L. SABATTIER





LA PAROLE DONNÉE

Nouvelle, par PAUL BOURGET

I

Certains coins de nature, d'une beauté si douce qu'elle en est humaine, si délicate qu'elle en est tendre, semblent avoir été faits comme exprès pour recueillir les grandes douleurs et les envelopper d'une atmosphère d'apaisement. Pour ma part, aucun peut-être ne m'a donné cette impression d'un asile consolateur plus fortement que cette extrémité du lac de Thoune où se trouve la vieille ville de ce nom. Qu'é de fois, assis au bord de l'Aar qui débouche du lac avec un élan déjà si fougueux, j'ai senti un esprit de repos émaner de ce paysage ! Là-haut, et par-dessus les contreforts à larges cassures des premières Alpes Bernoises, la Jungfrau et le Blumlisalp dressent leurs pics éternellement neigeux. Tout près, la rivière, qui a pris aux glaciers le reflet pers de son eau rapide, court entre les énormes troncs d'arbres séculaires, noyers lustrés, frênes argentés, tilleuls embaumés, dont les branches colossales, courbées en arceaux sous le poids du feuillage, laissent retomber leur pointe extrême vers l'eau murmurante. Un pont de bois ferme l'horizon de l'étroite vallée que surplombe le joli château de Thoune. Les toits en éteignoir de ses quatre sveltes tourelles sont revêtus de tuiles brunes dont la nuance s'harmonise avec la couleur des madriers de ce pont couvert. Un clocher voisin, celui de la petite église de Scherzlingen, ennoblit de piété la rive verdoyante, d'où se détachent des îles. Sur une d'elles, une maison basse apparaît. Son balcon vitré touche presque à la pointe d'un immense massif de roseaux, où glissent des cygnes. C'est là que vécut le poète allemand Henri de Kleist, charmé sans doute par les aspects intimes tout ensemble et grandioses de cette entrée dans l'Oberland. Le voyageur qui traverse cette contrée pour aller à Interlaken n'échappe pas à son prestige. Pour peu qu'il ait suivi le long de l'Aar la divine promenade de la Bœschimatte il a certainement rêvé, s'il est jeune, de venir cacher ici ses bonheurs, y ensevelir ses peines. S'il a passé l'âge des douces et des tristes chimères, il aura éprouvé, parmi ces vénérables arbres, devant cette onde emportée comme la vie et d'une fuite si rapide, cette nostalgie du recueillement à la veille du grand départ que nos pères exprimaient de ce mot si sage : la Retraite ! Nous apprions au collège les célèbres vers :

Tircis, il faut songer à faire la retraite...

Nous les trouvions naïfs alors. La lassitude de la vie nous a révélé leur profondeur. Ils nous reviennent parmi des horizons tels que celui-ci. Nous concevons, en les contemplant, la mélancolique volupté de finir, de nous renoncer à jamais, de sentir notre personne se dissoudre dans la sérénité des choses, entre ces pentes boisées, ces eaux dormantes ou courantes, ces hautes montagnes, cette grise et brune petite ville, où les morts d'il y a cinq cents ans reconnaîtraient encore, s'ils pouvaient se dresser hors de leurs tombes, les terrasses de leur Schlossberg, celles de leur grande rue, et là-bas, au bord du ciel, la ligne de leurs glaciers, teintés de rose au soleil couchant.

C'était cette douceur caressante, ce repos endormeur autour d'une blessure trop saignante, qu'était venue chercher, l'été dernier, au bord du lac de Thoune, une de nos compatriotes dont le nom eut, pendant quelques semaines, la triste célébrité du malheur. Elle s'efface comme les autres. Bien peu de gens se rappelleront, en lisant le nom de M^{me} de Bessay, le drame affreux qui l'a rendue veuve. Il se rattache aux premiers incidents de la révolution russe. Le commandant de Bessay venait de quitter l'armée, il y a deux ans. Il se trouvait à Moscou, par suite d'un singulier hasard, celui d'un héritage considérable à recueillir. Son arrière-grand-père avait, pendant l'émigration, épousé une princesse Wérékiew, et les Bessay n'ayant jamais cessé de cousiner avec leurs parents des

rives de la Néva, un de ceux-ci, vieux garçon sans enfants, avait, par testament, laissé sa fortune à l'officier français. Le commandant avait jugé plus sage de régler sur place cette succession un peu compliquée. Il était à Moscou depuis six jours, et dînait au *club*. Sa table était voisine de celle du comte Serge Komow, l'homme d'Etat le plus impopulaire de cette époque, un de ces martyrs de l'autorité auxquels l'ingratitude du peuple qu'ils ont essayé de sauver n'accordera jamais les couronnes que sa sottise prodigue aux imposteurs ou aux insensés qui le perdent. Une bombe, jetée par un assassin demeuré introuvable, éclate dans ce paisible salon de cercle. Komow est tué, et avec lui six des convives, dont Bessay. Une circonstance particulièrement sinistre avait augmenté pour la veuve l'horreur de cette catastrophe. Elle faisait, au même moment, une tournée de visites, avec son fils unique, chez d'autres cousins, français ceux-là, dans le Bourbonnais. Elle avait appris la terrible nouvelle par un journal acheté à l'étalage d'une gare. La secousse avait été si forte qu'après dix-huit mois elle était encore la victime de phénomènes nerveux d'un caractère assez prononcé pour avoir résisté à tous les traitements. Sur le conseil d'une amie et poussée aussi par l'inquiétude naturelle aux malades de cette espèce qui les fait essayer sans cesse de nouveaux régimes, elle était venue consulter un des plus célèbres neurologues d'Europe, le professeur ***, à Berne. Le médecin lui avait prescrit une cure de demi-solitude et de campagne. C'est ainsi qu'ayant visité Thoune elle avait décidé de s'y établir pour plusieurs mois. Une maison s'était trouvée libre qui remplissait les conditions requises, et dont l'aspect l'avait séduite aussitôt. Elle s'y était installée avec son fils, et quelques semaines avaient suffi pour que l'influence émanée de cette tranquille et sauvage nature commençât de calmer un peu cet organisme dévoré par les chagrins, ravagé d'insomnies et de cauchemars, et chez lequel l'idée fixe exerçait le ravage d'un véritable empoisonnement.

Cette demeure, située sur l'étroite presqu'île qui sépare le fond du lac et la sortie de l'Aar, s'appelait et s'appelle encore le château Stockhorn, à cause de l'Alpe de ce nom qui le surplombe. La maison a été construite au milieu du dernier siècle, pour servir d'habitation de vacances à une famille de Lausanne, moins fortunée aujourd'hui, et qui a pris le parti de la louer après l'avoir laissée longtemps inoccupée. Ce demi-abandon a permis une extraordinaire et libre poussée de tous les végétaux plantés dans le vaste parc ; si bien que la bâtisse, déjà revêtue de lierre, disparaît littéralement derrière des rideaux d'arbres énormes. Une marge de fleurs très simples, des roses trémières, des soleils, des dahlias, est le seul luxe de jardinage qu'entretienne le gardien. Ces plantes égayent de leurs couleurs vives le parapet qui longe la rivière. Leurs bouquets brillants attirent les regards des passagers du bateau qui fait le service entre Thoune, Oberhofen, Spiez, Saint-Beatenberg. L'été dernier, ceux à qui l'on avait raconté la tragique aventure de M^{me} de Bessay usaient en vain et leurs yeux et leurs lorgnettes à percer la barrière d'opulentes frondaisons à l'abri desquelles se dissimule la silhouette du château, rendu pittoresque par la longueur de ses toits en poivrière. Cette particularité dénonce l'abondance des neiges qui, dès novembre, s'épaississent sur cette frontière de l'Oberland. D'ailleurs, quand bien même les gigantesques ramures se fussent écartées devant la curiosité des touristes, qu'auraient vu ceux-ci ? Des chemins à peine tracés entre des massifs ou sur des pelouses, et, à de certaines heures du jour, les lentes allées et venues, sur ce sol rarement ratissé, d'une femme de quarante-cinq ans, en grand deuil, accompagnée tantôt d'un domestique, tantôt d'un jeune homme. Les médecins s'étaient tous accordés sur ce point : elle ne devait jamais rester seule. Il y a dans de telles prescriptions la trace d'un diagnostic trop menaçant pour que leur gravité échappe même aux indifférents. A plus forte raison la sollicitude d'un fils

ne saurait-elle s'y tromper. Cette calme maison et ce parc silencieux cachaient un drame moral aussi pathétique dans sa durée monotone qu'avait pu l'être dans sa foudroyante rapidité celui où l'officier avait trouvé la mort : l'angoisse d'un enfant de dix-sept ans, mûri avant l'âge par le chagrin et la responsabilité, anxieux des moindres gestes, des moindres regards, des moindres impressions d'une mère dont il s'est constitué le garde-malade, et il sait qu'à chaque seconde un funeste projet peut surgir dans cette pensée à peine convalescente, un autre malheur se produire, plus irréparable que l'autre !

Pour qu'une crise sentimentale de cet ordre éclate et dure dans un jeune cœur, les événements ne suffisent pas. Il y faut la qualité de ce cœur. Tout petit, François de Bessay avait été un de ces garçons chez qui l'application à leurs devoirs, l'ordre dans leurs habitudes, la propreté dans leurs vêtements, la mesure dans leurs jeux, révèlent une discipline innée et aussi ce besoin d'une harmonie avec le milieu, — le plus sûr indice d'une sensibilité très profonde. A l'époque de l'adolescence, la révolte, c'est-à-dire le désaccord entre nous et notre entourage, traduit, neuf fois sur dix, l'égoïsme foncier, l'orgueil dominateur, toutes les chances, pour l'avenir, de la sécheresse et de la dureté. L'enfant consciencieux jusqu'au scrupule, et qui ne discute pas les siens, est presque toujours très tendre. Il sera un homme très aimant. François avait idolâtré son père et sa mère, qui avaient d'ailleurs épargné à leur fils unique la cruelle épreuve de l'éducation en commun. Sa famille avait été son seul horizon. La tragédie de Moscou avait donc eu sur lui un retentissement non moins grand que sur sa mère. Ses nerfs n'avaient pas été ébranlés d'une secousse moins forte et le résultat n'était pas moins morbide. L'état de santé de M^{me} de Bessay était devenu pour le fils, comme la mort du commandant pour la veuve, une obsession toute voisine de la manie. Mais François était encore à l'âge des forces intactes. Il avait pu s'organiser autour de cette anxiété une existence suffisamment active pour y trouver de quoi résister à l'envahissement de l'idée fixe. Il avait, de lui-même, continué ses études et passé avec succès le premier de ses deux baccalauréats. Son séjour en Suisse n'avait pas interrompu son travail. Quatre fois par semaine, il allait à Berne par le train qui part vers le milieu du jour et revient à la fin de l'après-midi, prendre des leçons chez un professeur de l'Université. Cette patiente préparation à ses examens se confondait, dans les naïvetés de sa ferveur, avec son culte pour sa mère. Il avait résolu de faire sa médecine afin de ne jamais la quitter et de la guérir si elle devenait plus malade. Tel était le roman dont ce jeune homme blond, aux yeux clairs et bleus comme des yeux de jeune fille, promenait le rêve sous les tilleuls embaumés du parc de Stockhorn. Il se voyait, dans un hôpital, sur les bancs d'un cours de la faculté, apprenant une science qu'il consacrerait à la femme prématurément vieillie dont il surveillait dès maintenant les gestes avec le regard d'un clinicien. Les bateliers de l'Aar, qui le connaissaient tous et qui le saluaient quand il passait, se rendant d'un pas rapide à la station de Scherzigen, l'appelaient, dans leur dialecte suisse : *Der jung Docter* — « le jeune docteur ». — Ils ne savaient pas si bien dire. Il était occupé à se demander, tout en marchant sur le quai de la petite gare : « Comment la trouverai-je à mon retour ? Je n'aurais peut-être pas dû m'en aller. Elle était plus pâle ce matin !... » ou encore : « Ne me trompé-je pas ? Elle va mieux. Elle a causé presque gaiement. Mon Dieu ! si elle pouvait redevenir ce qu'elle était avant cet horrible jour !... » Alors, une autre vision s'évoquait qui le forçait de baisser ses paupières, pour essayer de la chasser : celle de son père assassiné dans des conditions où la brutalité du hasard prenait un caractère plus cruel par son absurdité même. Le commandant de Bessay avait parlé au comte Komow, pour la première fois, dans ce salon de *club*, un quart d'heure avant le dîner ! Et dans le cœur du fils de l'officier, une haine s'éveillait, si violente que durant ses voyages à Berne, s'il lui arrivait de se trouver en face d'un étudiant ou d'une étudiante russe — ils abondent dans cette Université — il lui fallait changer de compartiment. Il se disait avec remords, car sa rencontre précoce avec une si tragique surprise du sort n'avait pas atteint en lui la foi religieuse :

— « Et l'Evangile ordonne de pardonner à ses ennemis !... Moi, je ne pourrai jamais !... »

II

On jugera, par la brève esquisse de cette situation et de ce caractère, quel tressaillement de cœur dut donner à François de Bessay, un après-midi qu'il revenait précisément d'une de ses leçons de Berne, la conversation suivante, tenue à très haute voix par deux de ses compagnons de wagon :

— « Il faudra pourtant que l'Europe tout entière finisse par se liguier contre ces gens-là ! » avait commencé l'un, brave et paisible bourgeois suisse, dont la large main tendait à son voisin, un homme carré du même type, un numéro de journal. « Ils se croient partout en Russie !... Encore un attentat politique, commis dans un hôtel à Murren. Un coup de revolver tiré par une Russe. Et vous allez voir : de nouveau une erreur sur la personne ! Nous n'avons, vous et moi, qu'à ressembler pour notre malheur à un grand-duc ou à un général condamné à mort par un de leurs comités, et nous ne pourrions même plus prendre notre tasse de café tranquillement dans un lieu public... Je vous répète qu'on devrait les expulser tous. »

— « Et le moyen ? » répondit l'autre après avoir lu l'article que son ami lui désignait. « Ils ont l'habileté d'employer des instruments qui déconcertent la surveillance. Si ce que raconte ce journal est vrai, allez donc dépister une nihiliste dans une jeune femme de vingt-cinq ans,

inscrite à l'hôtel sous un nom danois, qui se tient parfaitement, ne parle à personne, paye sa note d'une façon régulière, et paraît inoffensive comme vous et moi ? »

— « En attendant, » interrompit le premier des deux interlocuteurs, « cet infortuné Steenackers est mort, et cette prétendue M^{me} Nœtsved s'est échappée. Les vingt-cinq témoins de cette scène n'ont pensé qu'à fuir, et elle a eu le temps de disparaître... Il y a quelqu'un qui ne dormira pas tranquille, ces nuits-ci, c'est le général Gorka, lorsqu'il saura qu'il a une pareille gaillarde à ses trousses... Vous avez vu, aux dernières nouvelles, que le patron de l'hôtel a reçu une lettre d'elle, où elle lui demandait pardon du dérangement qu'elle lui causait, en expliquant que M. Steenackers n'était pas M. Steenackers, mais le général... Et ce pauvre Steenackers était vraiment un innocent rentier belge, venu à Murren, comme tous les ans ! Pourvu que nous apprenions demain qu'elle est arrêtée... »

— « J'ai trouvé la lettre, » reprit le second bourgeois. « C'est inouï, inouï !... Et elle envoie un billet de cinquante francs pour un reliquat de note et les pourboires aux garçons ! Elle a eu l'audace d'entrer quelque part sur sa route, d'écrire ce mot, et de le jeter à la poste ! Des assassins qui ont de ces scrupules, qui se croient honnêtes, qui le sont — jusqu'au pistolet ou à la bombe, exclusivement !... Et celle-là qui garde quatre balles dans son revolver, puisqu'elle n'en a tiré qu'une ! C'est pourtant naturel que l'on n'ait pas été tenté de l'arrêter... »

— « Pourriez-vous me prêter votre journal une minute, messieurs ? » interrogea une voix timide, celle de François.

Lui, qui d'habitude accomplissait ces voyages à Berne sans échanger une parole avec qui que ce fût, n'avait pas résisté au désir de connaître par le menu une tragédie si pareille à celle où son père avait trouvé la mort. Le digne citoyen suisse regarda une seconde l'inconnu en grand deuil qui l'interpellait. Son honnête visage traduisit une hésitation, comme s'il appréhendait de rencontrer un coreligionnaire de la pauvre M^{me} Nœtsved. Et puis l'évidente candeur comme répandue sur toute la physionomie de l'orphelin eut aussitôt raison de ce sursaut de défiance, et il donna le journal demandé avec une phrase aimable :

— « Mais gardez-le tant que vous voudrez, monsieur. Je l'ai fini, et mon intention était de le laisser dans le train. Il y a le signalement de cette anarchiste russe, et qui sait si quelqu'un, ayant lu ces lignes, par hasard, pour avoir trouvé le journal dans ce wagon, ne la reconnaîtra pas ?... Et j'espère bien qu'il la dénoncera !... Ah ! je voudrais que ce fût moi !... Si les étrangers ne sont pas en sûreté en Suisse, où le seront-ils ?... »

Cette remarque naïve résumait la psychologie d'un pays où le touriste est l'industrie nationale. Le jeune homme n'était pas capable d'en percevoir l'égoïsme à la fois si légitime et si comique, tant il avait été bouleversé par une des phrases qui avaient précédé celle-là : « *Ayant lu ces lignes par hasard...* » Tandis qu'il parcourait lui-même le récit de ce sanglant fait divers, sa pensée s'était soudain transportée dans le salon où il savait que sa mère se tenait à cette heure... M^{me} de Bessay prenait le thé. Il lui arrivait souvent, après ce petit goûter, de faire quelques pas au-devant de son fils, lorsque celui-ci rentrait de Berne, et, si le train avait du retard, elle poussait sa promenade jusqu'à la station de Scherzigen. Si elle faisait cela aujourd'hui elle pouvait entendre des voyageurs qui parleraient du crime de Murren, acheter un journal, comme elle avait fait dans la petite gare du Bourbonnais où elle avait appris la mort de son mari, lire toute cette histoire, et subir un de ces contre-coups que les médecins et en particulier le professeur *** avaient tant recommandé d'éviter. Tout le progrès accompli depuis les dernières semaines risquait d'être compromis.

— « Oui, » songeait le fils en poursuivant sa lecture, « ce monsieur a raison. Il faudra que l'Europe se ligue tout entière contre ces monstres. Ils ne connaissent pas toute la portée de leurs crimes. Si maman retombe, à cause de cette secousse inattendue, ce sera l'œuvre de cette misérable... Ce monsieur a encore raison de dire : Je voudrais que ce fût moi !... Chacun devrait se faire le justicier de pareils forfaits... Maman était si bien ce matin, quand je suis parti ! Je m'en réjouissais et que le temps fût beau... J'avais tort. On a toujours tort quand on n'a pas peur de ses désirs. Mes livres disent cela, et la vie ne le prouve que trop. Mon père considérait comme un bonheur cet héritage Wérékiew. Il en est mort !... Il en est de même du grand au petit. S'il pleuvait, je serais sûr que maman n'aurait pas l'idée de venir à la gare. Elle aura cette idée certainement avec ce ciel si bleu. Elle ira à la gare. Elle entendra parler du crime de Murren. Elle voudra en savoir les détails. Elle les sait à cette minute... »

Ces réflexions dont quelques-unes étaient au-dessus de son âge — comme l'épreuve qu'il traversait — avaient, on le voit, aussitôt abouti chez le jeune homme à une certitude. Qui donc a pu aimer passionnément un être fragile sans admettre comme vraies les pires possibilités, dès qu'il s'agissait de cette tête trop chère ? Pour François, à l'instant où l'employé cria le nom de Scherzigen, la présence de M^{me} de Bessay sur le quai ne faisait pas doute, non plus que le reste de ses imaginations. Ce cauchemar anticipé ne s'évanouit qu'à la descente du wagon. La silhouette de la veuve, avec son visage anxieux, creusé de chagrin sous son voile de crêpe, n'était pas là ! Le fils ne fut pourtant rassuré entièrement qu'à son arrivée à Stockhorn, et quand il eut causé avec leur domestique :

— « Maman n'a pas été souffrante, Pierre ? » demanda-t-il ; et son cœur battait, à coups plus forts, comme toujours.

— « Madame est dans le salon, qui écrit des lettres, » répondit Pierre. « Elle n'est pas sortie, parce qu'elle a été fatiguée par la chaleur. »

— « Elle n'a pas reçu de courrier de France ou d'ailleurs?... Non. Tant mieux!... » reprit le jeune homme. « D'ici à quelques jours vous aurez soin qu'il ne traîne dans la maison aucun journal, vous entendez, aucun... »

Et il commença d'expliquer en quelques mots le motif de cet ordre absolu. Pierre, qui avait été ordonnance chez le commandant de Bessay avant d'épouser la femme de chambre de la veuve, écoutait le récit du drame de Murren avec une consternation épouvantée. Son cri de vieux serviteur fit écho à celui qu'avait poussé le bourgeois suisse dans le compartiment du train de Berne :

— « On ne se décidera donc pas à chasser ces brigands de partout? Si j'en tenais un, je le pendrais de mes mains, sans remords, à ce grand arbre... Soyez bien tranquille, monsieur François, je ferai la recommandation à Louise, et madame ne connaîtra pas cette nouvelle horreur... Vous avez bien raison. Dans son état, elle s'agiterait. Tout son chagrin lui reviendrait. Il ne faut pas... »

III

Bien tranquille? Hélas! le fils passionné ne devait pas demeurer longtemps dans cette sécurité que le fidèle domestique lui promettait. Le pressentiment dont il avait été aussitôt saisi en apprenant l'assassinat de M. Steenackers allait trop vite se réaliser dans des conditions autrement terribles. Il semble vraiment qu'il se produise dans certaines destinées, et sans que nous puissions d'aucune manière comprendre pourquoi, un phénomène analogue à celui que les joueurs expriment par les mots très vulgaires et très mystérieux, très puérils et très exacts, de chance et de malchance. Les plus humbles, les plus modestes personnalités se trouvent tout d'un coup subir comme des passes d'événements tragiques. Ajoutons, pour réduire à une proportion exacte ces énigmes déjà si déconcertantes du sort, que ces séries noires ne sont d'ordinaire qu'une suite assez logique du premier de ces événements. Sans l'accident de Moscou, François n'aurait eu à redouter aucun contre-coup sur sa mère de l'attentat commis par la fausse M^{me} Noetsved. Surtout il n'aurait pas eu à traverser la crise cruelle de conscience et de sensibilité qui se préparait pour lui à son insu. Persuadé que la surveillance de Pierre et de Louise ne laisserait rien passer qui apprît à leur maîtresse ce crime trop pareil à l'autre, il avait pu aborder sa mère avec une physionomie enjouée, et il l'avait trouvée elle-même dans son humeur des meilleurs jours. Il l'avait promenée comme à l'habitude, avant le dîner, le long de l'Aar et du lac. Assis sur leur tronc favori, ensemble ils avaient admiré la pourpre et l'or du calme soir reflétés dans les nuages légers du ciel, sur les crêtes aiguës des glaciers, au miroir frissonnant des eaux. Rentrés, ils avaient dîné en tête à tête dans la salle à manger du rez-de-chaussée, s'abandonnant au charme apaisé du long crépuscule, la mère plus gaie, plus causante qu'elle n'avait été depuis des mois, le fils observant avec une joie, émue encore de crainte, le regard plus vif de ces yeux bruns dont il avait tant redouté la sombre flamme, l'effacement sur ce front encadré de cheveux gris du pli sinistre qui l'avait tant préoccupé, le sourire enfin revenu sur cette bouche crispée d'amertume. Après le repas, ils s'étaient retirés dans la bibliothèque qui se trouvait, elle aussi, de plain-pied avec le parc. M^{me} de Bessay, étendue sur une chaise longue, avait pris un ouvrage dont ses aiguilles continuaient automatiquement le tricot dans le demi-jour tout près d'être l'ombre. Elle ne laissait apporter les lampes qu'à la dernière extrémité, par goût de mélancolique pour la tristesse de cette heure. François, assis à un bureau, rangeait ses notes de l'après-midi. Il se croyait bien à l'abri, certes, et bien à l'abri sa mère, quand un premier petit fait, presque immédiatement suivi d'un second, lui serra tout à coup le cœur de cette angisse que Robinson éprouva quand il aperçut, imprimées sur le sable humide du rivage, des traces de pas humains... Ce fut d'abord l'apparition, devant la porte-fenêtre, du domestique, venu là évidemment pour attirer l'attention de son jeune maître, en trompant celle de M^{me} de Bessay. C'était l'heure du dîner des gens :

— « Monsieur, » dit-il à François, quand celui-ci fut sorti de la chambre sous le prétexte d'aller chercher un livre oublié chez lui, « le batelier Hartmann a couru depuis Scherzligen pour nous prévenir que la police de Thoune y fait une descente... On va fouiller les maisons et les jardins... La femme de Moscou, celle qui a tué ce monsieur belge, en se trompant, est par ici. Elle a été vue... Hartmann sait le malheur de madame, et comme elle est restée impressionnable... Alors il a cru devoir nous avertir pour qu'elle ne soit pas trop surprise. »

— « Allez à la porte du parc tout de suite, » répondit le jeune homme. « Aussitôt que les agents se présenteront vous leur direz simplement la vérité; ils doivent le savoir, eux aussi, d'ailleurs, qu'il y a dans la maison une dame très souffrante, à qui les médecins défendent les émotions. Ils n'ont qu'à me faire appeler et je leur servirai moi-même de guide... »

Il n'y avait pas cinq minutes que cette menaçante nouvelle lui avait été apportée et François, revenu auprès de sa mère, était en train de combiner dans sa pensée le plan à suivre pour l'abuser, même si les gens de la police passaient outre à ses supplications et pénétraient brutalement dans le château... Tout d'un coup il crut que son cœur s'arrêtait de battre. Il lui semblait que, du fond d'une des allées du parc et dans ce crépuscule maintenant tombé, quelqu'un débouchait en hésitant... Une forme de femme se dessinait, avançait lentement... Elle s'arrêtait, se dissimulait... Soudain, et comme si elle en avait assez de tant reculer devant l'inévitable, cette personne se mit à marcher délibérément du côté de la maison en continuant à raser les massifs des arbres. A cette seconde, le sang de François se glaça littéralement dans ses veines. Sa mère, dont la chaise longue tournait, par bonheur, le dos à la fenêtre, s'était levée. « Il commence à faire tout à fait noir, » disait-elle, « je vais sonner pour la lampe. » Qu'elle regardât derrière elle, et elle aussi apercevrait la visiteuse, sur l'identité de laquelle le jeune homme avait déjà plus qu'un soupçon... Les policiers étaient sur les traces de la nihiliste de Murren... Celle-ci était dans les environs... Cette femme ne pouvait être qu'elle... Dieu! Que le geste de M^{me} de Bessay secoua d'émotion son fils!... Une autre bonne chance voulut qu'une fois le timbre pressé elle remarquât un petit dérangement dans un des rayons de la bibliothèque :

— « On n'habituerait jamais ce pauvre Pierre à avoir de l'ordre, » gémit-elle. « Quand il époussette les volumes, il ne peut pas les mettre comme ils étaient... En voilà toute une série qui n'ont les titres en bas!... Mais où vas-tu, François? »

— « Marcher un peu dans le parc, maman, » répondit-il, « avant que l'on n'apporte les lumières. »

Le son de sa voix était si altéré qu'il en demeura surpris lui-même. La mère n'y prit pas garde. Bien souvent le fils s'était inquiété de ce rétrécissement du champ de la pensée qui faisait que la malade s'absorbait tout entière, et avec une fièvre anxieuse, dans des soins d'intérieur aussi minuscules. Dans la circonstance, c'était une possibilité de plus pour la réussite du projet que l'apparition de la criminelle de Murren — si c'était elle, pourtant? — coïncidant avec l'imminente arrivée de la police, venait de faire surgir devant son esprit dans un spasme de terreur. Toute la question était qu'il pût aborder cette femme sans qu'elle fit un acte qui décelât sa présence d'une façon indiscutable. Avec cette rapidité et cette précision quasi somnambuliques que prennent nos pensées et nos mouvements dans ces crises où la moindre erreur serait d'une incalculable conséquence, François était sorti de la bibliothèque par la porte-fenêtre ouverte sur l'allée même par où s'avancait la visiteuse suspecte. Il était sûr — et son calcul se trouva juste — qu'elle aurait pour premier instinct de se cacher, à la vue d'un des habitants du château venant droit sur elle. Il n'avait pas fait deux pas que la silhouette de la fugitive se dérobait en effet dans les massifs. Il continua de marcher, d'un pas qu'il eut le courage de ne pas accélérer. Si elle était vraiment la M^{me} Noetsved qui avait tué l'innocent Steenackers, l'inconnue était certainement armée, et non moins certainement elle n'hésiterait pas à tirer sur quelqu'un qui voudrait l'arrêter. Il



Il leva les mains pour lui démontrer qu'il n'avait pas d'arme.

s'agissait donc pour François de se comporter dans ses allures comme s'il ne l'avait pas vue. Ses manières d'être à elle indiquaient assez qu'elle était arrivée dans le parc avec l'intention de s'adresser aux hôtes de Stockholm, pour leur demander — quoi ? Un asile ? Un secours ? Qu'importait ! L'imploration qu'elle se préparait à faire sur le seuil de la porte, elle la formulait sans aucun doute dès maintenant, pourvu qu'elle ne prit pas peur. L'héroïque garçon se rendait bien compte de ce qu'il risquait. Mais il n'était pas pour rien l'enfant d'un soldat, et si le poulx lui battait de nouveau plus fort à mesure qu'il approchait de l'endroit où s'était cachée la femme, celle-ci ne pouvait certes pas soupçonner cette émotion. Ils étaient maintenant à cinq pas l'un de l'autre. Brusquement, le jeune homme s'arrêta. La femme dut croire qu'il venait de l'apercevoir. Elle mit la main dans la poche de sa robe pour y chercher son revolver. Comment faire pour qu'elle ne tirât point ? Tout d'un coup, François se souvint d'avoir lu, dans des récits de voyage, qu'aux Etats-Unis les voleurs crient à ceux qu'ils abordent : « *Hands up!*... Les mains en l'air !... » Il leva les siennes, d'un geste répété, pour lui démontrer qu'il n'avait pas d'arme, et il osa s'avancer davantage en disant d'une voix dont l'accent à demi baissé révélait le danger tout proche :

— « Madame !... Madame !... Voyez. Vous n'avez rien à craindre de moi... Mais ne criez pas ! Ne bougez pas !... Ne sortez pas de ce taillis !... Que rien ne trahisse votre présence, ou vous êtes perdue ! La police vous cherche dans tout notre village. Au moment où je vous parle, peut-être les agents sont-ils déjà au château... Vous devez me croire. Je vous en supplie, croyez-moi !... J'étais dans une des chambres d'en bas, tout à l'heure, quand vous avez débouché dans cette allée. Je vous ai observée quelques instants. J'ai compris que vous vous cachiez et, avec ce que je savais de cette battue de la police et votre signalement dans les journaux, j'ai deviné qui vous êtes... Vous venez de Murren, où vous vous faisiez appeler M^{me} Noetsved. Vous voyez que je suis renseigné... Ne me répondez pas. Je ne vous dis cela que pour bien vous prouver dans quelles intentions je viens vers vous. Je sais ce que vous avez fait. Je n'avais qu'à vous laisser vous approcher du château, vous étiez prise. Si je suis ici, c'est que j'ai une raison pour vous aider à vous sauver... Mais suivez-moi. Il faut que vous me suiviez... »

Il était tout près de M^{me} Noetsved, maintenant. Ses craintes filiales ne l'avaient pas trompé. C'était bien l'assassin de l'infortuné Steenackers que les hasards de sa fuite avaient amenée dans ce coin, l'un des plus sauvages et des plus solitaires des bords du lac. Son silence seul devant ce discours du jeune homme constituait un aveu qui, dans une autre circonstance, l'aurait soulevé, lui, d'un frisson d'horreur. Toutes ses puissances de sentir étaient comme anéanties par cette idée que l'arrestation pouvait avoir lieu dans le parc, si près de sa mère, dans le château peut-être si l'anarchiste russe s'échappait de ce côté-là !... Il y aurait un combat si elle se défendait, des coups de feu tirés, du sang répandu, des morts. M^{me} de Bessay entendrait les détonations. Elle voudrait en savoir la cause, elle la saurait. Si François avait tremblé de l'effet que produirait sur cette raison ébranlée la simple lecture d'un journal, tout était à redouter d'une scène pareille, jouée peut-être devant la malade elle-même... Ah ! peu lui importait que cette femme fût un assassin et que lui-même, en l'aidant, devînt son complice ! A tout prix, cette nouvelle épreuve serait évitée à sa mère, et il répéta, joignant les mains cette fois, sa supplication :

— « Oui, il le faut !... Je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous sauver... Ma parole d'honneur » répéta-t-il. « Ah ! croyez-moi !... »

— « Je vous crois, monsieur, » répondit la fugitive. « Montrez-moi le chemin. Je vous suis. »

Cette fin du crépuscule était assez transparente encore pour que, dans cette demi-pénombre, les deux jeunes gens pussent distinguer les traits l'un de l'autre. M^{me} Noetsved — gardons-lui ce nom emprunté, dont le mystère n'a pas été pénétré, même après cette aventure et son dénouement — M^{me} Noetsved avait pu reconnaître à la physiognomie si expressive de François la sincérité d'une offre, pour elle absolument énigmatique ; mais comment ne pas l'accepter dans l'état d'épuisement où elle se trouvait ? Elle venait de passer ces trente-six heures à courir, comme une bête traquée, n'ayant pas dormi, n'ayant pas mangé, entre Murren, d'où elle s'était échappée d'une façon quasi miraculeuse, et ce château isolé près du lac de Thoune qu'elle avait abordé en se disant : « Je vais demander là un morceau de pain. Si on me le refuse, je me tuerai ». L'énergie des résolutions suprêmes était empreinte sur ce visage de vingt-cinq ans dont la grâce avait un caractère presque féroce. C'était un masque à demi mafflu, avec des lignes très fines. Sur la pâleur fatiguée, comme ternie du teint, se détachaient deux yeux gris qui dardaient un regard aigu. La bouche mince, entr'ouverte par excès de lassitude, comme si l'air allait lui manquer, découvrait des dents petites, très blanches, un peu séparées. La nuance cendrée des cheveux et des cils achevait de lui donner, même dans ce désordre de toilette, inévitable après ces deux jours dans les bois, un air de distinction. Visiblement cette femme était d'un rang social qui rendait plus effrayante l'audace du crime qu'elle avait commis, de cette même main, gantée d'une peau écaillée et déchirée, pour s'être accrochée aux ronces et aux pierres. Elle était petite de taille, frêle, de cette fragilité résistante où il y a toute la force d'un système nerveux très intact. La souplesse de son pas, pour suivre la marche hâtive de François, malgré son effroyable harcèlement, le prouvait assez. Ils allèrent ainsi quelques minutes, sans qu'un mot fût échangé entre eux, le long d'un des sentiers du parc, le jeune homme épiait, d'une tête ten-

due, si aucun appel de Pierre ne lui arrivait, pour l'avertir de la présence de la police, la jeune femme étreignant la crosse du revolver caché dans sa poche, en cas de surprise. La nuit tombait de plus en plus, et l'épaississement de l'ombre ajoutait à l'impression sinistre de cette course silencieuse. Ils arrivèrent à une sorte de pavillon en bois, situé précisément à la pointe qui sépare la rivière du lac. Ce kiosque se composait de deux étages, dont chacun n'avait qu'une chambre. Celle du rez-de-chaussée possédait deux cabines, destinées aux baigneurs : elle était encombrée d'instruments de pêche, et elle ouvrait sur un embarcadère auquel était amarré un bateau. La pièce du premier était arrangée pour que l'on pût, durant les jours très chauds, y passer l'après-midi et prendre le thé. Le pavillon fermait avec une clef. François, qui, venait là souvent avec sa mère, se rappelait l'avant-veille avoir laissé cette clef sur la porte. Le jardinier l'aurait-il enlevée ? La réussite de son plan dépendait peut-être de ce détail. Aussi eut-il un réel accent de soulagement pour dire, toujours à voix basse :

— « La clef est là... Entrez, madame... Prenez garde. Il y a une marche. Je n'ose pas faire flamber une allumette... Vous allez vous mettre dans cette cabine. Je placerai les filets devant. Je fermerai ensuite la porte du pavillon et, comme la clef sera dehors, quand les gens de police auront constaté qu'un double tour a été donné, ils ne supposent pas que vous ayez pu entrer par là. Il y a bien l'endroit des bateaux, mais il a une grille cadenassée... »

— « Merci, monsieur, » répondit M^{me} Noetsved. Elle avait cette simplicité particulière aux fanatiques, et qui contraste si fort avec l'éclat de leurs actes. Ils semblent n'avoir plus la faculté de s'étonner, préparés qu'ils sont, par l'excès de la tension intérieure, aux résolutions les plus extraordinaires... « D'ailleurs, » ajouta-t-elle, « si vous ne réussissez pas à les éloigner d'ici, ces brigands de la police ne m'auront pas vivante. Auparavant, je leur aurai fait payer cher ma mort... »

En prononçant ces mots, elle tirait de sa poche son revolver qu'elle serra contre sa poitrine avec la sauvagerie énergique d'une *outlaw* pour laquelle sa propre existence ne compte pas plus que celle des autres. François en frémit jusqu'à la plus profonde racine de son être, et, la saisissant par le bras avec une violence qui démentait toute son attitude précédente :

— « Madame, » s'écria-t-il, « non, vous ne ferez pas cela. Jurez-moi que vous ne ferez pas cela... Mais, c'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre... Ecoutez... Dans cette maison vers laquelle vous vous dirigiez tout à l'heure habite une pauvre femme, ma mère. C'est une vieille dame maintenant. Il y a deux ans, elle était jeune encore. Elle était heureuse. Elle avait un mari qu'elle adorait et qui l'adorait, mon père. Ces deux êtres n'avaient jamais vécu que pour le bonheur des autres, le mien, celui de leurs parents, de leurs amis, de leurs inférieurs, des pauvres... Mon père a dû aller en Russie. Il se trouvait à Moscou lors de l'attentat dirigé contre le comte Komow. Un de vos coreligionnaires a fait comme vous. Il a frappé au hasard, au risque d'atteindre des innocents. Mon père était un de ces innocents. Il a été tué, tout comme M. Steenackers... »

— « M. Steenackers n'était pas un innocent, » dit-elle. « Il s'appelait... »

— « Gorka ? » interrompit François. « Vous l'avez cru. Vous vous êtes trompée. »

— « Je ne me suis pas trompée, » insista-t-elle. « J'avais le portrait... »

— « Vous vous êtes trompée, » répéta-t-il avec une exaltation grandissante, « lamentablement trompée. Et voulez-vous savoir tous les résultats de ces sinistres erreurs ? Il y a deux ans, je vous l'ai déjà dit, que ma mère a appris la terrible nouvelle, et nous en sommes à nous demander si elle gardera sa raison, tant son chagrin a été, tant il est profond... Voilà pourquoi je suis sorti du château comme j'en suis sorti, pourquoi je me suis précipité au-devant de vous quand je vous ai aperçue dans l'allée du parc. Au premier regard, je vous le répète, j'avais deviné qui vous étiez. Ce que j'ai voulu, ce n'a pas été de vous sauver, je vous aurais arrêtée de mes mains plutôt. Non. Ça été d'épargner à ma pauvre maman l'horrible secousse de votre présence chez elle, après que mon père est mort, assassiné par les vôtres, l'horrible secousse aussi d'un combat à quelques pas d'elle, devant elle, qui ne doit pas avoir une émotion. Elle n'en a plus la force. Cette scène, ce serait la folie pour elle. peut-être la mort !... Je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Je ferai tout ce que je pourrai humainement pour que vous ne soyez pas prise maintenant, et pour que vous vous échappiez. Mais si je ne réussis pas, vous me devez de ne pas être la cause d'un affreux malheur... Oui... S'il y a un combat ici, des balles tirées, comment voulez-vous que ma mère n'entende pas le bruit ? Je vous parle à voix basse même dans cet instant où la terreur me bouleverse. Nous ne sommes pas à cinquante mètres du château. Ma mère voudra venir. Elle viendra... »

Il s'arrêta, épouvanté lui-même devant l'image qu'il évoquait. Il était si jeune, si nouveau à la vie, malgré la précoce épreuve qui l'avait rendu orphelin, si peu mûr pour la violence d'incidents comme celui où il se trouvait pris. Ses nerfs furent les plus faibles. Il éclata en sanglots. Sa compagne le regardait sans lui répondre. Elle paraissait, elle aussi, en proie à un trouble dont elle n'était pas tout à fait maîtresse, car elle se laissa tomber sur une des chaises, comme si elle n'avait plus la force de se tenir debout... Soudain, un appel traversa l'air. Ce signal, convenu une fois pour toutes entre François et le domestique, afin que celui-ci pût avertir celui-là, à distance, sans éveiller l'attention de M^{me} de Bessay, consistait dans le simple chantonnement des premières paroles de la *Marseillaise*. A peine le jeune homme eût-il entendu ces notes chargées pour lui d'un si redoutable sens qu'il se redressa :

— « Les gens de police approchent, s'ils ne sont pas déjà là, » dit-il.

« Pierre me fait savoir qu'il faut que je rentre... J'ai besoin de toute ma force... Madame, me laisserez-vous m'en aller avec cette angoisse ? »

— « Non, » répondit la fugitive.

Elle répéta, comme se parlant à elle-même :

— « Non. Ce ne serait pas juste. Il a un droit sur nous. Il l'a... »

Puis, brusquement, elle tendit son revolver au jeune homme :

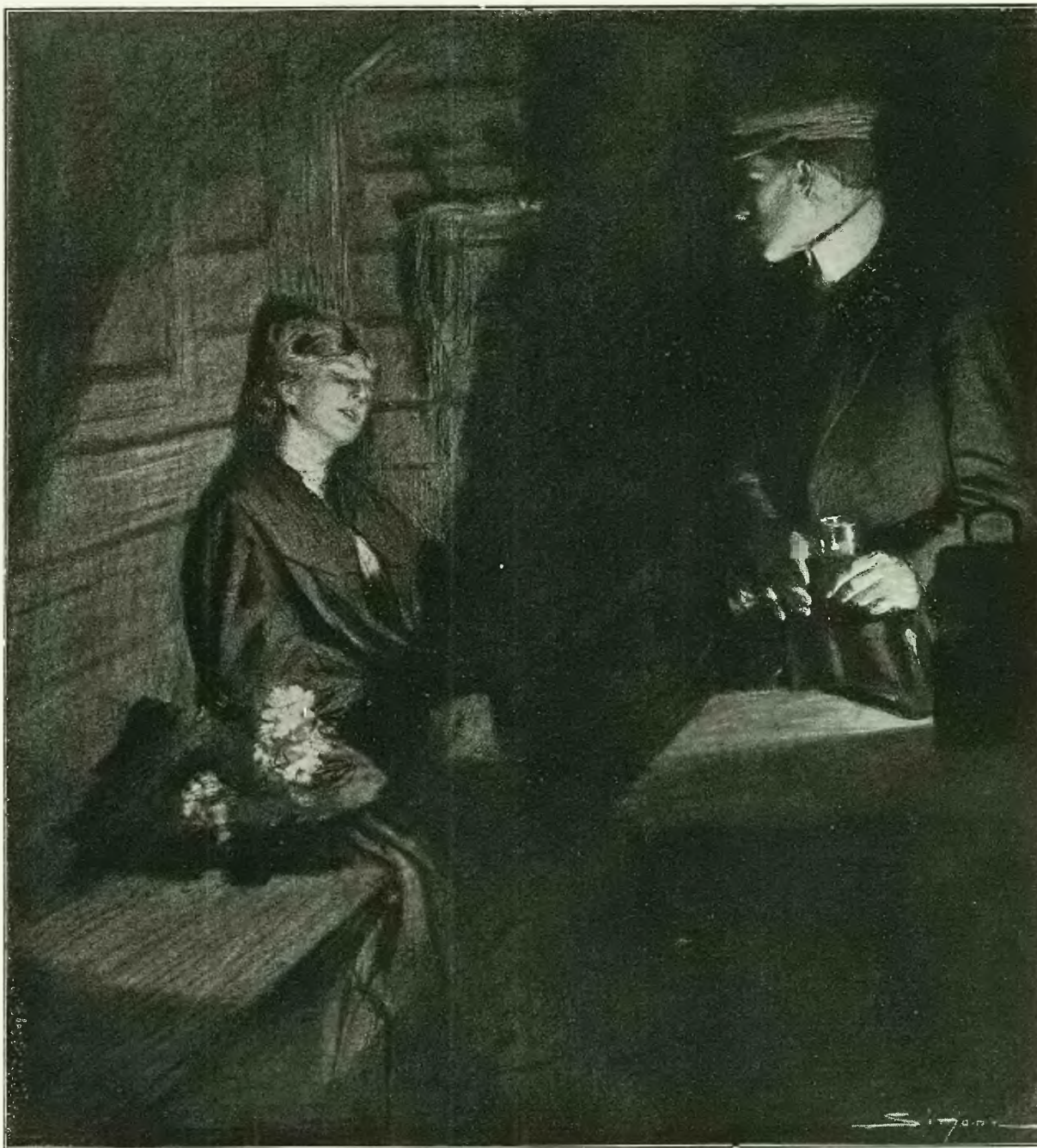
— « Prenez, prenez, » insista-t-elle. « Je vous promettrais, et, si j'avais cette arme, je n'aurais sans doute pas la force de tenir ma promesse. Nous avons une dette envers vous, je vous la paye... Mais faites ce que vous pourrez pour qu'ils ne m'arrêtent pas... Je serais sans défense, et subir cela, ce serait trop dur !... »

IV

Il y avait deux heures que François avait senti ces doigts crispés d'assassin glisser dans ses doigts à lui, tremblants et affolés, ce revolver, outil de meurtre — tout chaud encore d'une étreinte fiévreuse — deux heures que M^{me} Noëtsved s'était enfermée dans la cabine de bains. Le jeune homme avait dressé par devant un amas d'engins de pêche. Il avait retiré la clef de cette porte, et laissé au contraire sur la porte du pavillon la clef au dehors, après avoir donné un double tour. Pour peu que la recherche se fît hâtivement, les policiers devaient raisonner ainsi : « Ce kiosque est fermé du dehors. L'assassin n'est donc pas là. » Comment auraient-ils soupçonné la complicité que ce détail supposait ? S'ils entraient, un raisonnement analogue leur ferait négliger l'examen de la cabine. Quelle terrible preuve contre François, en revanche, si une perquisition plus minutieuse découvrait ces ruses ! Il n'y avait même pas pensé. Et tout avait été exécuté si vite qu'il était arrivé à temps pour rencontrer les quatre policiers de Thoune à mi-chemin entre la grille du parc et le château.

— « Nous savons le malheur qui vous est arrivé, monsieur de Bessay, » avait répondu à ses premières explications le chef de l'escouade. « Vous aussi, vous avez été une victime de ces brigands. Vous devez donc comprendre, mieux que personne, qu'il faut à tout prix faire des exemples. Cette femme est dans ce coin du lac. Nous devons tout fouiller, c'est notre consigne. Cependant, puisque madame votre mère est si malade, nous n'entrerons pas dans la chambre où elle se trouvera. Nous sommes bien sûrs que l'assassin n'y sera pas... C'est tout ce que nous avons le droit de vous accorder. »

Quels moments le fils avait passés après cette réponse, on le devine ! Il avait décidé de rester auprès de M^{me} de Bessay, dans la bibliothèque. Il lui avait proposé, comme cela lui arrivait quelquefois, de jouer aux cartes, par terreur qu'elle n'eût l'idée d'une promenade dans le parc ou qu'une fantaisie ne la fît entrer dans une autre pièce du château. Elle avait accepté. Il avait eu l'énergie de suivre le détail d'une partie de bésigue, le cœur étouffé à chaque bruit venu de la maison d'abord. C'avait été pire, ensuite, quand il avait compris que les agents fouillaient les massifs du dehors. Mais rien. Grâce à l'épaisseur des murs, et sans doute aussi à la diligence du fidèle Pierre, aucun écho de la visite intérieure n'avait troublé le calme de la bibliothèque. Aucune rumeur n'était venue par les fenêtres ouvertes, sinon la palpitation du feuillage des grands arbres par delà des volets hermétiquement clos. La partie de bésigue avait fini. M^{me} de Bessay était remontée dans sa chambre. D'ordinaire François s'opposait à ces retraites d'avant onze heures. Il savait trop qu'elles avaient pour conséquence un réveil vers minuit. Alors, pour exorciser les tristesses de son insomnie, la malade avait recours à ces stupéfiants dont les médecins avaient signalé le danger. Ce soir-ci, le fils aurait volontiers versé à sa mère la potion de chloral, moins dangereuse que la secousse dont l'eussent bouleversée des cris de détresse, perçant soudain la nuit. Il les avait épiés, ces cris, avec une anxiété poignante, tout en prononçant les formules banales du jeu, les « cent d'as », les « quatre-vingts de rois », les « deux cent-cinquante ». Il avait cru, par instants, les entendre... Mais non !... Et puis, à peine seul, il avait vu entrer le domestique qui lui avait annoncé une issue plus complètement heureuse qu'il n'eût même osé la désirer. Après avoir fouillé la maison et battu le parc, les policiers s'étaient retirés. Ils allaient en hâte prendre le dernier train que l'on avait fait attendre pour eux en



La détente du repos lui rendait une expression toute juvénile, presque enfantine.

gare de Thoune. Un exprès était venu leur annoncer une nouvelle piste

— « Ce sont les voyageurs qui n'ont pas dû être contents de ce retard, » avait conclu Pierre philosophiquement. « On se fâche souvent de ce qui est pourtant votre intérêt. Et nous avons tous intérêt que l'on abatte un chien enragé... Il paraît que cette femme a été vue à Münsingen. On se sera trompé dans le renseignement d'ici. N'était madame, je le regrette. J'aurais trouvé cela juste qu'une de ces abominables anarchistes russes vint se faire prendre au piège dans la maison de mon commandant. J'aurais eu comme l'idée qu'il est enfin vengé !... »

Ces quelques mots de l'ancien ordonnance étaient bien simples. Ils étaient trop dans la logique de ses idées et de ses sentiments. Ils produisirent cependant sur François un tel effet de bouleversement qu'il demeura longtemps immobile, une fois parti celui qui les avait prononcés, comme si le fantôme de son père se fût tout d'un coup dressé devant lui, avec la pauvre chair en lambeaux que la bombe de Moscou avait laissée à la pitié d'un fils et d'une veuve. Depuis la minute où il avait aperçu la silhouette de M^{me} Noëtsved dans l'allée du parc et deviné son identité par une de ces infaillobles intuitions comme en ont les cœurs vraiment dévoués, il n'avait plus eu qu'une pensée : écarter de sa mère un péril dont l'imminence l'avait littéralement affolé. C'avait été un de ces accès où une seule réalité existe pour l'homme possédé par la *phobie* : la chose qu'il craint. Cette menace une fois écartée, nous nous réveillons de cette possession. Le plan intérieur de la conscience se reconstitue. Nous retrouvons l'intégrité de nos facultés, et nous demeurons presque aussi étonnés de nous-mêmes qu'un épileptique après une de ses crises d'impulsion irrésistible. Les agents étaient partis sans avoir découvert la présence de la meurtrière. M^{me} de Bessay ne courait plus aucun danger. La frénésie de cet après-midi et de ces deux dernières heures surtout était dissipée. La situation apparaissait au jeune homme dans sa vérité. La remarque du domestique avait suffi pour en préciser la double misère : lui, François de Bessay, le fils du commandant de Bessay, d'un innocent assassiné par les révolutionnaires russes, il venait de donner asile à un de ces révolutionnaires ! Lui, François de Bessay, le fils croyant d'une mère pieuse et pour qui une mauvaise pensée, la plus passagère, était une occasion de scrupule, lui qui se confessait d'avoir seulement commis une négligence dans ses devoirs, parlé

vivement à un serviteur, éprouvé trop de plaisir à un repas, il avait aidé un assassin à tromper la justice, un « chien enragé », comme avait dit brutalement mais exactement Pierre, à s'échapper, et les images affluaient dans son cerveau, lui montraient et ce qu'il avait fait et ce qu'il allait faire, avec une netteté presque concrète qui le paralysait de remords.

— « Ce Steenackers que cette femme a tué », se disait-il, « a peut-être un fils. Que penserait de moi, ce fils, s'il savait cela? Qu'aurais-je pensé, moi, de celui qui aurait caché l'assassin de mon père? Que penserais-je de quelqu'un dont j'apprendrais que, connaissant l'auteur d'un vol, il ne l'a pas dénoncé? Et qu'est-ce qu'un vol à côté d'un meurtre?... J'avais tant de moyens d'empêcher que ma mère ne s'aperçût de rien!... Faire fermer toutes les portes de la maison, dire à Pierre qu'il allât tout de suite avertir les agents que cette femme était dans notre parc. Ils venaient. Elle les voyait s'approcher. Elle fuyait. Où? Loin de la maison, naturellement. S'il y avait des coups de pistolet, c'était à distance. Nous parlions à maman d'une rixe sur la route... »

Ces possibilités chimériques devenaient des certitudes pour cet esprit délivré de son cauchemar de tout à l'heure, qu'une autre crise allait saisir, moins imaginaire et plus poignante encore. A une minute, ces visions rétrospectives lui furent si intolérables qu'il secoua sa tête d'un mouvement de révolte comme pour les chasser. Il pressa ses mains sur ses yeux, et, marchant dans la chambre, il dit à voix haute : « Je ne suis qu'un enfant!... » Puis, ses idées s'aiguillant sur une autre direction : « Oui, » se prit-il à répéter mentalement, « qu'un enfant!... Il est trop tard pour penser à tout cela. Cette femme est encore ici. Elle ne doit pas y rester. Je lui ai engagé ma parole. Voilà le fait. Une parole ne se discute pas, me disait toujours mon père, elle se tient. J'ai promis à cette femme que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour la sauver. J'ai commencé, je dois finir. » De nouveau, il se répéta ces mots tout haut : « Je dois finir. » Et ils se traduisirent dans leur sens d'action immédiate et précise : « Cela signifie, » songea-t-il, « que je dois lui demander à elle-même comment elle entend quitter Stockhorn et la protéger dans ce départ. Oui, la protéger. Il le faut. Pierre a parlé d'un ton qui m'a prouvé comment il la traiterait s'il savait sa présence... La première chose est donc de me débarrasser de lui d'abord. Je vais envoyer tous les domestiques se coucher. »

A plusieurs reprises, il lui était arrivé de rester ainsi à lire et à écrire

seul, tard la nuit, dans la bibliothèque. Sa veillée ne pouvait donc provoquer aucun soupçon. Quand il eut sonné et rendu aux gens la liberté de se retirer, il demeura un certain temps à écouter le bruit des pas dans l'escalier et des portes refermées. Ce fut alors, et dans cette attente, qu'une nouvelle idée commença de pointer dans sa réflexion, qui n'eut qu'à y apparaître pour tout envahir. Elle correspondait à des éléments trop profonds de sa nature et de son éducation :

— « Oui. J'ai engagé ma parole. Mais la parole donnée, est-ce que cela compte avec des êtres qui se sont mis eux-mêmes hors la loi?... Alors si cette femme m'avait fait promettre, sur l'honneur, de l'aider à retrouver ce Gorka qu'elle a cru tuer et qu'elle a été certainement chargée d'exécuter, comme ils disent, par un de leurs comités d'assassins, je devrais le lui livrer? Evidemment non. Un homme ne peut pas promettre sur l'honneur d'agir contre l'honneur... Une fois sortie d'ici, grâce à moi, supposons qu'elle rejoigne un de ses camarades de crime, qu'elle dépiste les recherches et qu'elle recommence, qu'elle le tue, ce Gorka, tout simplement. J'aurai ce sang sur les mains. Je serai vraiment son complice. Je n'ai pas pu promettre cela sur l'honneur. Je ne l'ai pas promis. J'ai eu un instant d'aberration. J'y vois clair dans mon devoir. Mon devoir est de réparer ma faiblesse d'il y a deux heures. Une faiblesse? Non. J'ai accompli un premier devoir, celui d'épargner à ma mère une secousse qui risquait d'être fatale. Ce devoir primait tout. Ma mère repose. Elle ne se réveillera pas. Je suis libre pour l'autre devoir : celui d'abattre le chien enragé. Je la tiens là sous clef, la mauvaise bête. J'appelle Pierre. Je lui dis tout. A nous deux nous allons là-bas. Elle n'a plus d'arme. Nous la lions. Il la garde, pendant que je cours à Thoun avertir les gendarmes. Il y en a pour une heure, et c'est fini... »

Il éprouva un tel soulagement à la pensée de son remords de tout à l'heure exorcisé à jamais que l'exécution suivit le projet, presque automatiquement. Sortir de la bibliothèque, monter l'escalier, arriver à la porte de la chambre (où dormait le domestique fut l'affaire de quelques minutes. Là, au lieu de frapper, il s'arrêta. Le silence du château endormi était si profond qu'il entendait son cœur sauter à coups redoublés dans sa poitrine. A voix basse, comme s'il lui fallait absolument parler son émotion trop forte, il répéta :

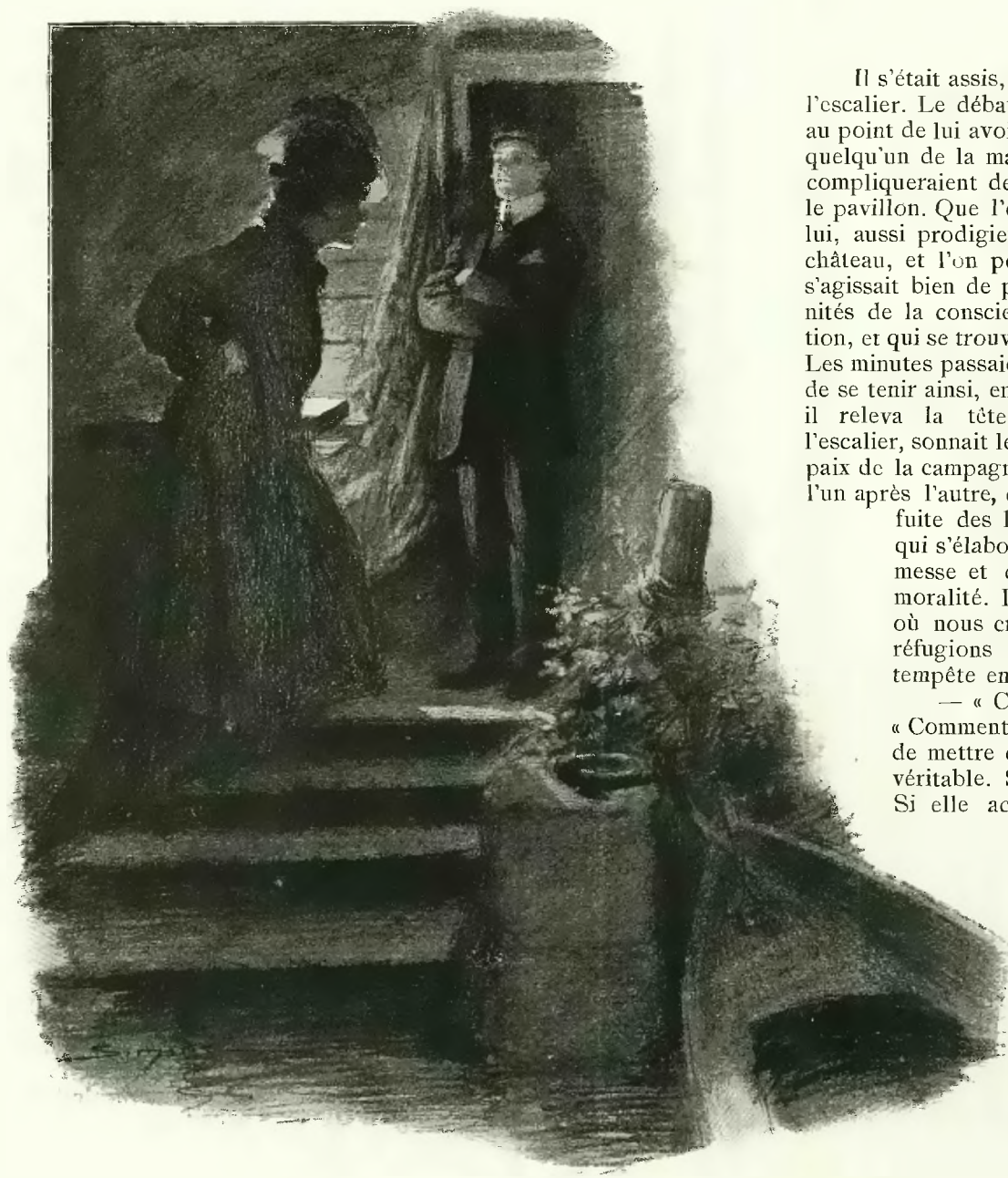
— « ... Non. Je ne peux pas. Je ne peux pas... Cette femme me méprisait et elle en aurait le droit. »

V

Il s'était assis, la tête dans ses mains, sur cette dernière marche de l'escalier. Le débat engagé en lui absorbait les énergies de sa personne au point de lui avoir fait oublier où il était et qu'il pouvait être surpris par quelqu'un de la maison. Alors les difficultés morales de la situation se compliquaient de difficultés matérielles. La fugitive était toujours dans le pavillon. Que l'éveil fût donné par des singularités de son attitude, à lui, aussi prodigieuses que cette méditation, la nuit, dans ce coin du château, et l'on pouvait le suivre, découvrir son secret, le dénoncer. Il s'agissait bien de prudence humaine pour cette âme où toutes les virginités de la conscience n'avaient même jamais été effleurées par la tentation, et qui se trouvait aux prises avec des scrupules d'un ordre si tragique! Les minutes passaient — ces minutes pourtant comptées — et il continuait de se tenir ainsi, en proie au va-et-vient de sa volonté. Tout d'un coup il releva la tête. L'horloge à gaine de bois, placée au bas de l'escalier, sonnait les douze coups de minuit qui montaient dans la grande paix de la campagne avec une solennité singulière. François les compta, l'un après l'autre, ces implacables appels du métal. La perception de la fuite des heures achevait de le déterminer à un nouveau projet qui s'élaborait dans sa pensée, à travers les conflits de sa promesse et de son ressentiment filial, de son serment et de sa moralité. Il y a toujours, dans ces luttes intérieures, un instant où nous croyons entrevoir la solution conciliatrice, et nous nous réfugions en elle comme le pilote d'un vaisseau battu de la tempête entre dans un port, avec la sensation du salut :

— « C'est cela, » disait de nouveau François à voix basse. « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Il n'y a pas d'autre moyen de mettre d'accord l'honneur de la parole donnée et l'autre, le véritable. Si elle refuse, je n'aurai plus rien à me reprocher... Si elle accepte, du moins cet attentat de Murren aura été son dernier crime. Elle acceptera. Elle ne peut pas ne pas accepter... Mais si elle doit encore marcher cette nuit, il est nécessaire qu'elle ait mangé. Elle paraissait si faible... »

Et déjà, il descendait à tâtons, dans l'obscurité, les marches de l'escalier. Il allait, dans la bibliothèque, prendre une petite lampe électrique dont il se servait pour ses promenades nocturnes dans le parc. Il entra dans l'office, il y prenait du pain, de la viande froide, du vin, et, moins d'un quart d'heure plus tard, sorti de la maison par la porte-fenêtre qu'il avait déjà franchie une première fois pour marcher au-devant de la fugitive, il arrivait au pavillon. Il s'attendait qu'au grincement de la clef sur le pêne, l'emprisonnée bougerait, qu'elle demanderait : « Qui est là? »



Elle remonta l'escalier de l'embarcadere avec une extraordinaire agilité

Rien... S'était-elle échappée de son côté, ne le voyant pas revenir?... Les engins de pêche toujours amoncelés devant la porte de la cabine attestèrent qu'aucune main ne les avait touchés depuis lui. Il essaya d'ouvrir cette porte. Elle était fermée en dedans par un loquet de bois que son effort fit sauter. Il tremblait maintenant que M^{me} Nøtsved ne fût morte, — morte de terreur, d'épuisement, d'excès d'émotion. Que savait-il?... Elle s'était tout simplement endormie à même la banquette, comme un animal recru de fatigue après une poursuite acharnée qu'il a fini par tromper. Sa tête s'appuyait sur l'angle de bois blanc, et la détente du repos lui rendait une expression toute juvénile, presque enfantine. Ses vingt-cinq ans en paraissaient à peine dix-huit. Si pressé fût-il d'aboutir à une conclusion positive qui mit fin au malaise de ses incertitudes, François de Bessay ne pût s'empêcher de regarder avec une curiosité où la pitié se mélangeait à l'horreur, ce visage aux traits déliés. L'atroce action de l'avant-veille semblait n'y avoir pas laissé de trace. La main, qui avait tué — tuer, quelle mystérieuse et terrible chose! — pendait, inerte et molle, comme celle d'une petite fille. La respiration allait et venait paisible, régulière. Le contraste entre la tranquillité de ce sommeil et ce qu'il savait de cette femme irrita si vivement les nerfs déjà troublés du jeune homme qu'il la réveilla en lui secouant le bras presque avec brutalité. Elle sursauta. La tension d'une créature en guerre avec la société contracta du coup cette physionomie. Elle reconnut François, et, reprenant son sang-froid :

— « Ah! c'est vous, » dit-elle. « Ces gens sont partis?... Je les ai entendus qui causaient devant la porte du pavillon. Ils ont tourné la clef. Ils ne sont pas entrés... C'est ensuite que je me suis endormie. Je me sentais si lasse. J'avais si faim... »

— « Ils sont partis, » répondit-il, « et je vous ai apporté de quoi manger. »

— « Je ne bois jamais de vin, » reprit-elle en repoussant la bouteille et le verre que le jeune homme lui tendait. « Donnez-moi de cette eau tout bonnement. » Elle lui indiquait le bassin où le flot du lac clapotait contre les barques.

Quand il lui eut apporté le verre rempli, elle le vida avidement, puis elle commença de manger le pain et la viande avec une avidité animale qui dénonçait l'intensité du besoin. Ce repas fini, elle alla elle-même vers l'embarcadère, descendit les quelques marches de bois, prit de l'eau entre ses mains avec laquelle elle lava son visage à plusieurs reprises, et, s'étant essuyée avec son mouchoir, elle se retourna du côté de François. Sans s'attarder à des remerciements, de l'accent de quelqu'un pour qui chaque minute perdue est une chance de salut enlevée :

— « Je suis prête, » dit-elle. « Il faut que j'aille... Je dois gagner Strættligen, où l'on m'attend... Avec la barque nous y serons vite, si vous voulez m'aider à ramer jusque-là... »

— « Et si je ne veux ni vous aider à ramer, ni vous laisser prendre la barque?... » répondit-il.

Sa voix avait changé pour prononcer ces paroles si différentes elles-mêmes de celles que la fugitive attendait. Elle remonta l'escalier de l'embarcadère avec une extraordinaire agilité, et, venant droit à lui, de manière à pouvoir le regarder dans les yeux, à la clarté de la petite lampe électrique posée sur une table :

— « Si vous ne voulez pas? » demanda-t-elle. « Qu'est-ce que cela signifie?... »

— « Cela signifie que j'ai réfléchi et que je ne me prêterai à votre fuite qu'à une condition. J'ai le droit de vous l'imposer. Vous allez me jurer qu'à partir d'aujourd'hui vous abandonnez l'exécrable secte de révolutionnaires à laquelle vous êtes affiliée, que jamais plus, entendez-vous, jamais vous ne participerez à aucun complot, que ce crime contre l'innocent Steenackers aura été le dernier, que si vous avez reçu l'ordre de tuer le général Gorka, vous n'exécuterez pas cet ordre. Vous allez me jurer de changer votre vie enfin. Sinon... »

— « Sinon, vous manquerez à votre parole, » interrompit-elle. Une amertume insultante avait passé dans sa voix. « Manquez-y donc tout de suite, monsieur, » continua-t-elle. « Vous m'avez pris mon arme. Je ne peux pas me défendre, et je n'ai plus la force de m'échapper... Arrêtez-moi. Puisque vous avez l'âme d'un policier, faites-en la besogne... Jamais je ne jurerai ce que vous dites... Jamais... Je n'ai pas commis de crime. J'ai fait mon devoir... Il est possible que je me sois trompée et que j'aie pris ce M. Steenackers pour le général Gorka. J'ai agi de bonne foi. Nous sommes dans une bataille, et toute bataille fait des victimes. Non. Je ne jurerai pas d'épargner ce Gorka, si je le rencontre. Je ne sais pas ce que c'est que de manquer à un engagement, moi. Quand je vous ai promis de ne pas me défendre, si j'étais surprise, par pitié pour vos larmes, alors que vous m'imploriez au nom de votre mère, j'étais sincère. Je vous en ai donné la preuve... Vous, vous jouiez une comédie. Vous jetez le masque. Tant mieux... Manquez à votre parole, je vous le répète. Oui, j'aime mieux que vous y manquiez. Cela me prouve une fois de plus ce que valent ces hautes classes auxquelles vous appartenez. J'ai failli avoir des remords pour notre œuvre, à cause de ce que vous m'aviez dit de votre père. Vous me les enlevez. On l'a tué. Vous me livrez. Nous sommes quittes. »

— « Madame, » s'écria le jeune homme, « ne me parlez pas de mon père. Ne me tentez pas. »

— « Je vous donne des excuses pour commettre l'infamie que vous avez décidée, de quoi vous plaignez-vous? » répondit-elle; et elle continua sur un ton d'ironie plus âcre, révélant par cette allusion l'étudiante qu'elle avait dû être, qu'elle était peut-être encore : « Vous ne serez



Comme il vit qu'elle s'élançait pour lui arracher le revolver des mains par surprise, il le lança dans le lac.

pas un simple Judas. Vous pourrez vous appeler Oreste ou le Cid. »

— « Alors vous n'acceptez pas mes conditions? » reprit-il.

— « Non. »

— « Vous ne voulez pas me promettre que vous ne commettrez pas de nouveaux meurtres? »

— « Non. »

— « Eh bien, vous ne sortirez d'ici que pour aller où vous méritez d'aller... » dit-il; et d'un bond, comme s'il avait eu peur qu'elle ne le suivit et ne cherchât à s'échapper dans le parc, il fut à la porte du pavillon qu'il ouvrit et referma derrière lui, comme l'autre fois, d'un double tour de clef, pas assez vite pour ne pas entendre sa prisonnière éclater d'un rire outrageant, et elle dit :

— « Je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous sauver... Ah! croyez-moi... Je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Je ferai tout ce que je pourrai humainement. »

François les écouta tomber, un par un, ces mots qu'il avait prononcés lui-même, si peu d'heures auparavant, dans cette même pièce du même pavillon. M^{me} Nøtsved mettait à en détailler les syllabes une lenteur cruelle. Un mépris si insultant émanait de chacune de ses intonations que le fils de l'officier sentit le pourpre de la honte lui monter au visage. Ce fut en lui une réaction instinctive et passionnée de tout son être, comme s'il avait reçu un soufflet. Impulsivement, emporté par un vertige plus fort que toutes ses réflexions, que tous ses principes, il rouvrit la porte fermée, et, sans une nouvelle parole d'explication, sans un reproche, sans une plainte, il marcha droit au bateau, en disant :

— « Eh bien, soit!... Vous voulez aller à Strættligen. Allons-y. »

M^{me} Nøtsved ne parut pas étonnée d'un retournement dont elle ne le remercia pas non plus. Il était occupé à chercher les rames. Elle se mit à l'aider, comme s'ils ne venaient pas d'avoir l'un avec l'autre une discussion de vie et de mort. Lui, non plus, ne manifesta aucune surprise d'une attitude qu'il accepta comme si son auxiliaire dans cette manœuvre était Hartmann, le batelier. En cinq minutes, la barque fut garnie de ses avirons. La lune, débarrassée des nuages qui l'avaient voilée toute la soirée, éclairait ce départ. Cette lueur permit à François d'éteindre sa lampe électrique, après qu'il eut cherché à son clou et trouvé la clef de la grille du débarcadère. Si la proscrire eût gardé quelque doute sur la sincérité de son compagnon, ce petit détail l'eût dissipé. Le jeune homme prenait toutes les précautions qui pouvaient assurer leur fuite. Ils montèrent dans la barque, et ayant saisi chacun une paire de rames, ils commencèrent d'aller, longeant le rivage d'assez près pour que l'ombre des montagnes leur permit de passer inaperçus. Ils continuaient de se taire tous les deux, elle se contentant de suivre la direction qu'il imprimait au bateau. De temps à autre, il s'arrêtait, retournait la tête, et essayait de percer la nuit du regard pour retrouver des points de repère qui lui permissent de bien gouverner. Autour d'eux, le lac développait sa nappe immense, que cette lumière comme surnaturelle teintait de nuances d'argent et de perle, de nacre et d'opale.

Les lignes neigeuses de la Blumlisalp, de la Jungfrau, du Moensch, de l'Eiger, se profilaient sur le velours sombre du ciel, où brillaient maintenant les étoiles, avec des blancheurs fantomatiques, et les autres montagnes, plus rapprochées, qui cernent le lac, montraient des alternances d'ombre et de demi-jour qui sculptaient en relief toutes les cassures de leurs sauvages pentes. La plongée des rames dans cette eau comme morte et leur sortie étaient les seuls bruits distincts qui animassent ce vaste paysage dont la beauté sereine faisait une antithèse étrange aux pensées des deux rameurs. Ils arrivèrent ainsi, en trois quarts d'heure peut-être, à l'endroit où la rivière Kandar débouche dans le lac de Thoune.

— « Nous devons aborder là », dit le jeune homme. « Vous irez jusqu'au grand pont et vous reconnaîtrez Strättligen à sa vieille tour. »

C'étaient exactement les premières paroles qui eussent été prononcées depuis ces cinquante minutes qu'ils s'étaient assis dans le bateau. M^{me} Noetsved ne parut pas les avoir entendues. À la manière dont elle donnait maintenant ses coups de rame, son compagnon pouvait deviner combien elle était fatiguée. Pourtant, lorsque la pointe de la barque eut touché la terre, dans une toute petite crique entre deux rochers, qui permettait une facile descente, elle retrouva son énergie pour se lever et sauter dehors sans accepter la main que François lui avait tendue afin de l'aider à franchir les bancs. Il était, lui, resté dans la barque. Une fois sur le rivage, elle ne lui dit pas merci. Elle l'interpella brusquement, avec l'impérieuse brièveté qu'un créancier peut avoir pour réclamer le paiement d'une dette à quelqu'un avec qui il est brouillé :

— « Vous avez une arme qui m'appartient. Voulez-vous me la rendre ? »

— « La voici », répondit le jeune homme.

Il sortit de sa poche le revolver que l'anarchiste lui avait remis dans le pavillon. Elle tendit le bras pour le saisir d'un geste si frémissant que tous les remords du jeune homme se réveillèrent soudain.

— « Non, » dit-il en retirant lui-même sa main et sans avoir abandonné l'arme à ces doigts avides. « Je ne vous donnerai pas ce pistolet si vous ne me jurez pas ce que je vous ai demandé là-bas. »

— « Rendez-moi cette arme, » répéta-t-elle. « Vous n'avez pas le droit de la garder. Je vous l'ai confiée et non donnée. Elle est à moi. Rendez-la. »

— « Vous ne l'aurez pas, » dit-il, et comme il vit qu'elle s'élançait pour lui arracher le revolver des mains par surprise, il le lança dans le lac. L'audacieuse femme ne put retenir un cri de colère. Son poing se leva comme pour frapper. Puis éclatant de ce même rire strident qu'elle avait eu une fois déjà :

— « Il y a des armuriers et des chimistes partout, » vociféra-t-elle. « Vous n'aurez rien empêché, entendez-vous, rien. Vous aurez seulement commis une lâcheté et une infamie, et, tout cela, parce que vous avez eu peur ! Malheureux, vous n'êtes pas un gibier pour nous. Vous ne valez pas la balle qui vous tuerait. »

Et, saisissant des deux mains le bord de la barque, elle la repoussa vers le lac avec une force extraordinaire. Avant que François, qui avait saisi les rames, eût pu atterrir de nouveau, elle avait disparu en courant. Cette dernière insulte l'avait si complètement exaspéré lui-même qu'il ne se possédait plus. Il voulait la forcer du moins à rétracter ce qu'elle avait dit, exiger qu'elle lui en demandât pardon. Il descendit sur le rivage et se mit à la chercher derrière les arbres et sur le chemin qui longe le lac, — vainement. Il finit par remonter dans le canot et il recommença de ramer dans la direction de Stockhorn. À mesure qu'il avançait sur cette eau toujours caressée par la brise et sous le ciel palpitant d'étoiles, la majesté de cette nature à laquelle il n'avait pas pris garde l'enveloppait, l'envahissait.

Le délire qui l'avait saisi sous l'insulte de la jeune femme s'apaisait, pour laisser la place à une espèce de pitié révoltée. La férocité de l'anarchiste indignait en lui le chrétien pour qui le respect de la vie humaine est la première des vertus, en même temps qu'il ne pouvait se retenir d'un étonnement, presque d'une admiration, devant le courage dont il avait vu cette créature si jeune animée. Cette sensation du monstre moral lui infligeait un inexprimable malaise. Il appréhendait de se retrouver de nouveau en face d'elle, et, en même temps, il sentait qu'il le désirait, qu'il aurait voulu se justifier, expliquer les raisons qui lui avaient interdit de rendre l'arme. Le scrupule de conscience se mêlait à toutes ces impressions. Cette arme refusée et jetée dans l'eau ne lui donnait aucun remords, mais il se reprenait à se poser le problème de la parole donnée, et, quand, plus tard la barque une fois rentrée, toutes les traces de cette expédition nocturne effacées, il se retrouva dans sa chambre, couché dans son lit, à quelques pas de sa mère endormie, c'était encore ce problème qui le tenait éveillé, malgré la fatigue :

— « J'ai tenu ma parole. Ai-je eu raison ? Où était le devoir ?... Quand on a bien agi, disent tous mes livres, on le sent à la paix de la conscience. La mienne est si troublée, au contraire. Devais-je agir autrement ?... Je sens aussi que je ne serais pas moins troublé alors... Mon Dieu ! Faites que je n'apprenne pas que cette femme a commis un autre assassinat !... »

VI

Il était écrit que du moins cette terreur d'un nouveau crime commis par la faute de sa chevaleresque fidélité à un engagement insensé serait

épargnée à ce noble enfant et aussi que l'épilogue de cette dramatique aventure donnerait à cette conscience un juste enseignement, de quoi compenser le dangereux prestige émané de la fugitive et de son atroce héroïsme. Le lendemain de cette terrible nuit était pour François de Bessay jour de leçon, de nouveau. Bien qu'encore tout ébranlé par tant d'émotions et de si fortes, il n'eût voulu pour rien au monde y manquer, de peur d'inquiéter sa mère. Il avait donc fait le trajet de Thoune à Berne, et il descendait le grand escalier intérieur, dans la gare de cette dernière ville, lorsqu'un remous de peuple attira sa curiosité. Il frémit. Il venait d'entendre parler de Murren, d'une femme arrêtée. Était-ce possible que sa compagne de la veille eût déjà été prise, malgré l'aide des complices qu'elle semblait espérer à Strättligen ?... Jouant des coudes, poussant celui-ci, poussant celui-là, au risque de s'attirer des mots désagréables, il s'insinua de force dans la muraille mouvante que faisaient maintenant les curieux empressés sur le quai de la gare, — autour de quoi ?... Arrivé au premier rang, François put voir, sortant d'un wagon, entre quatre policiers habillés en civil, la fausse M^{me} Noetsved elle-même, les mains liées, les vêtements déchirés, comme si elle s'était défendue avec acharnement. Sa jolie tête restait fière sous ses cheveux en désordre. Elle la portait haut et fixait la foule de ses yeux arrogants avec un défi qui, soudain, se changea en un indicible mépris. Elle reconnaissait François de Bessay. Elle passa tout auprès de lui, sans le quitter du regard, et, crachant à terre, presque à ses pieds, elle jeta simplement cette parole : « Judas ! » inintelligible pour tous, mais très claire pour le jeune homme à qui elle s'adressait.



Et voici qu'au lieu d'éprouver la furieuse colère de la veille, sous l'affront de cette insulte, celui-ci sentit une détente de tout son être s'accomplir en lui, et comme une libération. Evidemment, pour lui avoir adressé ce suprême outrage, l'anarchiste russe était persuadée qu'aussitôt rentré à Thoune il avait couru la dénoncer et mettre la police sur sa véritable trace. Il semblait qu'une telle erreur dût réveiller chez celui qui en était la victime ce désir, ce besoin de s'expliquer, de se justifier, qu'il avait eu si fort durant sa rentrée solitaire en bateau. Eh bien, non ! Cette fausse image de lui, dans cette pensée et cette sensibilité de révolutionnaire, c'était toute relation rompue entre eux, à jamais, quoi qu'il arrivât, non seulement en fait, mais en idée, et, en reprenant le chemin qui devait le conduire à la maison de son professeur, le fils du commandant de Bessay, le descendant de toute une longue lignée de civilisés, comprenait cette vérité profonde : l'effroyable crise morale traversée par lui autour de la parole donnée venait d'avoir fait société avec une ennemie de tout cet ordre social auquel lui et les siens tenaient par toutes leurs fibres. Vis-à-vis de ces barbares le devoir absolu est de se considérer comme étant toujours à l'état de guerre. François n'avait pas été coupable de tenir sa parole, mais de l'avoir donnée, d'avoir pactisé, fût-ce une minute et pour le plus tendre des motifs, l'amour filial, avec un soldat de l'anarchie. Cette totale méconnaissance de sa personne par la criminelle rompait à jamais ce pacte, et ce lui était presque une joie de sentir qu'elle le méprisait, qu'elle le haïssait.

PAUL BOURGET

ILLUSTRATIONS DE J. SIMONT



COUVERTURE : "Portrait de jeune fille", pastel de J.-B. PERRONNEAU, reproduit en fac-similé. Encadrement de GIRALDON.

Les œuvres de J.-B. Perronneau ont pris, depuis quelques années, une valeur extraordinaire. A la vente Cronier, l'année dernière, un *Portrait d'homme* fut adjugé à 20.000 francs, tandis qu'un *Portrait de femme* montait à 26 000 francs. L'année précédente, à la dispersion de la collection Mame, on avait vu une *Femme endormie* poussée jusqu'à 30.000 francs et un *Portrait de jeune femme* aller à 70.000 francs !

Le portrait que nous reproduisons représente une jeune fille, vue en buste, presque de profil, tournée vers la gauche, tenant un petit chat de ses deux mains. Une plume blanche est piquée dans ses cheveux poudrés, avec deux petites rosettes de mouseline bleu pâle rappelant la note de la robe et d'un ruban qui enserre le cou. Ce pastel, qui figura au Salon de 1750, a été acquis par le Louvre en 1878.

Pour le présenter à nos lecteurs, sur la couverture de ce numéro de Noël, l'excellent décorateur Giraldon a dessiné un cadre de style qui en fait valoir les nuances apaisées.

"Le Madrigal", tableau de LECOMTE DU NOUY, hors texte en couleurs, remmargé sur papier feutré.

En déshabillé, une fourrure jetée sur ses bras, une soyeuse étoffe rosée l'enveloppant à demi, la jeune femme s'occupait à se parer, quand lui est arrivé, accompagné d'une botte de violettes de Parme, ce madrigal d'un ami galant. Elle l'a lu avec empressement, et elle demeure rêveuse, évoquant la douceur de l'attachement discret qui se rappelle ainsi à sa mémoire.

"La Vierge aux anges", conte de Noël, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française. Illustrations à la sanguine par WILLETTE.

M. Jules Lemaître est revenu aux lettres, pour la plus grande joie des délicats. En marge des vieux livres vénérés : *Iliade*, *Légende dorée*, *Evangelies*, il écrit d'ingénieuses et charmantes historiettes, d'édifiantes légendes, comme cette *Vierge aux anges*, dont le mysticisme aimable se tempère d'un sourire léger.

Willette, tour à tour naïf et malicieux, était l'illustrateur désigné de ces pages ; Willette, ce fantaisiste exquis, trop longtemps méconnu — sauf d'un petit nombre — et à qui sont venues, enfin, les consécration officielles, croix et commandes.

La Moisson", pastel de LÉON LHERMITTE, de l'Institut, hors texte en couleurs, remmargé.

Sous un ciel nuageux d'été, la plaine à l'infini ondule, déroulant ses moissons d'épis dorés, étoilées de la pourpre des coquelicots. Les blés sont mûrs, et partout règne une activité de ruche. Les rudes moissonneurs sont à l'ouvrage, l'homme fauchant, d'un mouvement rythmique, les épis lourds, les femmes, derrière lui, liant les gerbes qui s'amoncellent en meules fauves. Toute la mâle vigueur, tout le sain et probe naturalisme de M. Léon Lhermitte est dans ce nerveux pastel, qui fait actuellement partie de la collection de M. Fouques-Duparc, l'heureux possesseur d'une série sans rivale de dessins et d'esquisses d'Henri Regnault.

"Notes sur l'automobilisme", par ALFRED CAPUS. Illustrations en couleurs, par L. SABATTIER.

Quelques-unes des menues mésaventures qu'a subies le long des routes, au cours de sa carrière de touriste « chauffeur », M. Alfred Capus, seraient pour exaspérer des gens moins philosophes. L'optimiste auteur de *la Veine* les a acceptées avec son bon garçonisme habituel, avec sa sereine indulgence, et, même devant la criante injustice du premier procès-verbal, il est demeuré calme, ironique.

De même, son illustrateur, L. Sabattier, qui pouvait ridiculiser à tout jamais tels accoutrements saugrenus, tels comiques incidents de voyage, s'est bien gardé de se laisser aller à une pareille extrémité et, loin de darder sur tout cela l'œil féroce du caricaturiste, s'est contenté de le noter avec un indulgent sourire.

GRAND HORS TEXTE, non plié ni broché : **"Perdus",** double page en couleurs, par L. SABATTIER.

Nous demeurons encore sur le chapitre de l'automobilisme :

Un incident de tous les jours, sur n'importe quelle route un peu écartée. Un chauffeur, plus fort sans doute en mécanique qu'en topographie, pour avoir voulu suivre un chemin à travers champs, hors de la voie banale, a égaré ses compagnons de voyage. Perdus ! On consulte, d'un œil mal assuré, la carte routière ; on discute ; — on plaisante, aussi, tandis que, l'un des voyageurs prend le parti, moins hasardeux, de recourir aux bons offices d'un paysan, guide providentiel.

GRAND HORS TEXTE, non plié ni broché : **"Officier de hussards, 1806",** aquarelle d'ÉDOUARD DETAILLE de l'Institut, reproduite en couleurs, en quadruple page.

Cette martiale effigie d'un des acteurs de la grande épopée, d'un officier de l'armée d'Iéna, d'Auerstædt et de Berlin, M. Edouard Detaille a eu la coquetterie de la dater de l'année même du centenaire de ces triomphes : 1906.

Ce hussard rouge et argent, coiffé en cadettes, ganté de daim, la pipe aux lèvres — une pipe de porcelaine, souvenir de la campagne mémorable, qui dut, plus d'une fois, s'allumer aux feux du bivouac — la poitrine étoilée de la Légion d'honneur, ce beau soldat à l'œil vainqueur, un peu hautain, est l'une des œuvres de prédilection du Maître, et il l'a, jusqu'ici, gardée précieusement, au milieu de sa collection particulière. Elle est d'un superbe caractère héroïque.

"Femme à la mantille", "Femme blonde" deux pastels d'ALBERT BESNARD, reproduits en couleurs, hors texte et remmargés.

Ces deux savoureuses figures féminines semblent avoir été peintes comme à plaisir pour l'antithèse.

La *Femme à la mantille* — de la collection de M. Bergaud — à demi étendue sur un fauteuil ou une chaise longue, est toute brune, avec des cheveux de jais sous la dentelle pailletée et brodée, des yeux d'un noir profond, au milieu du masque fardé et poudré, le cou cravaté d'un violent ruban ponceau.

Avec cette énigmatique figure d'Espagnole ou de Gitane, la souriante *Femme blonde* fait le plus complet contraste : belles chairs fraîches, épaules rondes, gorge nue jaillie des étoffes chatoyantes, joli sourire sain et vivant. Elle appartient à M. le docteur Delbet.

"La Parole donnée", nouvelle, par PAUL BOURGET, de l'Académie française. Illustrations de J. SIMONT.

Dans ce bref et dramatique récit, on retrouvera les qualités d'élégante aisance et de vigueur sobre qui ont valu à M. Paul Bourget la place éminente qu'il occupe dans l'estime des lettrés et la faveur du public.

Pour illustrer cette nouvelle, notre collaborateur J. Simont, avec sa conscience habituelle, s'est rendu sur les lieux mêmes que l'auteur a choisis pour théâtre : c'est des bords du lac de Thouné que l'excellent et scrupuleux artiste a rapporté ces dessins si expressifs et si vrais d'accent.

Cinq dessins de WATTEAU, **aux trois crayons** (musée du Louvre) reproduits en fac-similé et remmargés sur papier chiné.

Les cinq feuilles de dessins de Watteau reproduites ici en fac-similé sont ainsi décrites par Reiset, au catalogue du Louvre :

1^o *Neuf études de têtes*, dont huit sont des têtes de femmes de profil ou de face. — A droite, tête d'homme de trois quarts, tournée vers la gauche.

Aux crayons rouge, noir et blanc, sur papier gris. Acquis à la vente (d'Ymécourt ?) 21 avril 1858, au prix de 347 francs, plus les frais, soit 364 fr. 35.

2^o *Cinq têtes de jeunes femmes*. — Deux sont de profil, les trois autres de trois quarts, toutes sont dirigées vers la droite.

A la sanguine, à la pierre noire et au crayon blanc, sur papier gris.

3^o *Etude d'après nature de jeune femme assise, vue de profil et tournée à gauche*. — Ses deux mains sont l'une dans l'autre et posées sur les genoux.

A la sanguine, à la pierre noire, avec quelques touches de blanc. — Ce dessin, qui a fait partie de la collection Mariotte, a été gravé par Benoît Audran sous le numéro 70, dans le recueil publié par les soins de M. de Julienne.

4^o *Dame debout, vue par derrière, la tête tournée à gauche*. — Elle est drapée d'un manteau qui passe sur l'une des épaules et enveloppe le reste du corps.

A la pierre noire et à la sanguine.

5^o *Six études diverses*. — A gauche, deux jeunes femmes coiffées d'un grand chapeau, vues à mi-corps et regardant en sens opposé. Vers la droite, autre femme pareillement coiffée, le bras droit pendant en avant, la tête un peu inclinée, le regard dirigé vers le bas. Les autres études sont trois têtes d'hommes, coiffées d'une sorte de grande toque ronde.

Aux crayons rouge, noir et blanc, sur papier gris.

Acquis à la vente (d'Ymécourt ?) 21 avril 1858, au prix de 340 francs, plus les frais, soit 357 francs.

Les collectionneurs ne pourront se défendre d'un mouvement d'envie, et regretter le temps où, pour 357 francs et 364 fr. 35, leurs devanciers pouvaient acquérir, en vente publique, d'aussi exquises pages d'album. Ce temps-là fut court, et il est loin : à la vente Jourde, il y a quinze ans, des feuilles de croquis de Watteau, toutes pareilles à celles-ci, se vendirent couramment de 20 000 à 30 000 francs. C'est dire qu'aujourd'hui elles dépasseraient très probablement 40 000 francs.

